

LA REVUE REFORMÉE

PIERRE COURTHIAL

**Cours d'éthique donné à l'Institut
biblique de Nogent-sur-Marne**

Avant-propos de Paul Wells

N° 305 – 2023/1 – JANVIER 2023 – TOME LXXIV – 4 FOIS/AN



La Revue réformée

publiée par

l'association *LES ÉDITIONS KERYGMA*

33, avenue Jules Ferry, 13100 AIX-EN-PROVENCE

CCP MARSEILLE 0282074S029/77 Éditions Kerygma/Revue réformée

IBAN : FR21 2004 1010 0802 8207 4S 029 77

BIC : PSSTFRPPMAR

Comité de rédaction

R. BERGEY, P. BERTHOUD, J.-P. BRU, D. COBB, D. BERGÈSE

Y. IMBERT, M. JOHNER, G. KWAKKEL, P. WELLS, P.-S. CHAUNY

J.-M. GENET (correcteur)

Comité de référence

G. CAMPBELL, W. EDGAR, F. HAMMANN, H. KALLEMEYN

Site internet : J.-M. MERMET

Editeur : Jean-Philippe BRU
jphilbru@gmail.com

LA REVUE RÉFORMÉE a été fondée en 1950 par le pasteur Pierre MARCEL.

Depuis 1980, la publication est assurée par la Faculté Jean Calvin d'Aix-en-Provence,
« avec le concours de pasteurs, docteurs et professeurs des Eglises et Facultés de théologie
réformées françaises et étrangères ».

LA REVUE RÉFORMÉE se veut « théologique et pratique » ;

elle est destinée à tous ceux — fidèles, conseillers presbytéraux et pasteurs —
qui ont le souci de fonder leur témoignage, en paroles et en actes, sur la vérité biblique.

Avant-propos

Pierre Courthial, pasteur de l'Eglise réformée de France (paroisse de Paris-Annonciation), a professé, sans doute en 1972 ou en 1973, ce bref cours d'éthique (en dix sessions) à l'Institut biblique de Nogent-sur-Marne (IBN). Il est devenu, ensuite, professeur de théologie pratique et d'éthique à la Faculté libre de théologie réformée d'Aix-en-Provence, en 1974, année de la fondation de celle-ci¹.

Ces notes de cours sont typiques de l'enseignement de Courthial – biblique et théologique, avec des perspectives inattendues, la simplicité de l'expression, l'enthousiasme et l'encouragement pastoral.

Quelques observations peuvent être faites, la première étant circonstancielle. Ce texte de cours, qui a été transcrit à partir de cassettes enregistrées à l'IBN, n'a été ni revu ni corrigé par Courthial. Nous ne savons donc pas si celui-ci aurait accepté que ce texte soit publié sous sa forme actuelle, ne serait-ce que parce que sa pensée éthique s'est beaucoup développée non seulement lors de ses dix années d'enseignement à Aix, mais aussi, plus tard, dans les écrits auxquels il s'est consacré après la retraite.

C'est ainsi que, pour lui, la mission de l'Eglise n'est pas seulement d'appeler à la conversion ; elle est aussi d'inviter à vivre dans le royaume universel de Dieu. Celui-ci ne se réalise que progressivement, ayant à faire face à une opposition toujours très forte. Face à celle-ci, il nous revient d'être fidèles.

La structuration de l'éthique de Pierre Courthial doit beaucoup à ses recherches et à ses découvertes faites dans la

¹ Sur Pierre Courthial (1914-2009), voir le numéro spécial qui lui a été consacré dans *La Revue réformée* 253 (2010/1-2).

période qui a suivi l'époque de ses cours à la Faculté d'Aix. C'est surtout le cas en ce qui concerne le caractère « théonomique » modéré des perspectives du « Courthial mûr ». Des recherches seraient à faire pour apprécier quelle a été l'influence de la pensée théonomique de Rousas Rushdoony et autres sur les idées de Courthial. Le présent cours pourrait, sans doute, y contribuer.

Ce cours est marqué non seulement par l'homme, mais aussi, par le moment où il a été dispensé, c'est-à-dire après 1968. La lutte vient de commencer de façon ouverte, dans les Eglises catholique et protestantes, entre les forces du sécularisme et les valeurs du christianisme traditionnel (catholique ou protestant) dans la société. Au sein du protestantisme de l'époque, la Fédération protestante a été le lieu de débats virulents entre la vieille garde et les forces du progressisme représentées par Georges Casalis (*Les Idées justes ne tombent pas du ciel*), Louis Simon et d'autres adeptes de la théologie inductive. C'était l'époque où *La cité séculière* du professeur de Harvard, Harvey Cox, était au centre des débats. Même si Courthial ne s'y réfère pas de façon détaillée, ce débat le préoccupe. Son intuition lui faisait pressentir avec raison, et comme son contemporain Francis Schaeffer le répétait sans cesse, que son temps marquait la fin non seulement de l'influence du christianisme dans la société, mais aussi de la culture occidentale. Le film comique de l'époque avec Louis de Funès, *Sur un arbre perché* (1971), témoigne de la présence toujours importante à l'époque du catholicisme dans la culture française, présence qui disparaîtra dans les vingt années suivantes sous la pression de la modernité.

Enfin, ces notes ne représentent pas vraiment ce à quoi on pourrait s'attendre d'un cours d'éthique. Au lieu de se concentrer sur les principes qui fondent cette discipline, Courthial brosse un tableau beaucoup plus vaste qui inclut les questions non seulement de la foi dans la société, mais aussi

de l'éthique personnelle dans le contexte du royaume de Dieu. L'influence d'Abraham Kuyper, d'Herman Dooyeweerd et de Francis Schaeffer est perceptible ; elle se réfère à la tradition protestante réformée, en ce qui concerne l'être humain en tant que créature, sur l'adoration et l'idolâtrie qui sont les siennes.

Comme toujours avec Courthial, l'envolée de louange n'est jamais très loin et déborde par moment. De même l'encouragement, car il n'est pas question de réussite, mais d'attente fidèle du Dieu qui intervient pour sauver :

La mission de l'Eglise ne consiste pas seulement à appeler à la conversion, mais à appeler les hommes à vivre dans ce royaume universel de Dieu. Il pourra très bien ne pas se réaliser du tout, car l'opposition sera encore très forte, mais ce n'est pas à nous de voir si nous aurons du succès ou non. Nous avons à être fidèles (Ep 3.7)².

Paul Wells

² P. 105.

Introduction¹

Nous avons toujours affaire à un développement historique. Au fond, c'est sur ce point que je tiens à insister aujourd'hui. On peut donner de l'histoire toutes sortes de définitions, mais il me semble que l'histoire est la réponse positive ou négative de l'homme dans les tâches que Dieu a placées devant lui, tant par sa Parole que par son œuvre de création.

L'homme, depuis le début de la création, est situé par Dieu devant des œuvres à accomplir, l'homme peut répondre à cette tâche dans le développement historique, soit d'une manière positive, soit d'une manière négative. Et cependant l'histoire s'est poursuivie parce que Dieu a veillé, à partir de Noé et de l'alliance qu'il a conclue avec lui, à ce que cette histoire de l'humanité tout entière ne soit pas arrêtée ou complètement animalisée ou bestialisée par le mal.

Après le jugement par l'eau du déluge, Dieu a fait à Noé, et à travers Noé à l'humanité tout entière, une certaine promesse. Avant le déluge, la liberté que Dieu avait laissée à l'homme était au fond illimitée ; l'homme pouvait faire ce qu'il voulait, mais il a abusé de cette liberté que Dieu lui a donnée pour arriver au stade qui a entraîné le jugement du déluge. A partir du déluge, à partir de Noé, Dieu constatant que le cœur de l'homme était d'une manière totale incliné vers le mal, Dieu

¹ N.D.E. Pierre Courthial a donné ce cours entre 1964 et 1974 à l'Institut biblique de Nogent. Un polycopié a été établi à partir d'enregistrements audio réalisés entre 1972 et 1974 (voir Anne Ruolt, *L'ombre du grand cèdre. Histoire de l'Institut biblique de Nogent, 1921-2021*, Nogent, IBN, 2021, p. 342). C'est le texte de ce polycopié que nous reproduisons dans ce numéro. Nous remercions la famille de Pierre Courthial, ainsi que l'Institut biblique de Nogent, de leur permission de le publier.

sachant que la suite de l'histoire de l'humanité pouvait être une sorte de bestialité, suivie par les jugements nécessaires, promet qu'il n'y aura plus de déluge, parce que cette liberté illimitée va devenir une liberté limitée. Limitée en ce sens non pas que l'homme serait moins libre, limitée en ce sens que l'homme ne pourrait pas pousser sa liberté jusqu'aux extrêmes où il l'avait pu pousser, avant le déluge.

Il faut bien distinguer, suivant la sainte Ecriture, entre les deux situations historiques de l'humanité, la situation antédiluvienne et la situation postdiluvienne. Dans la situation antédiluvienne, la liberté est totale, elle n'a point de frontière ; dans la situation postdiluvienne, Dieu a placé des frontières. Il y aura, bien sûr, dans le courant de l'histoire, des périodes extrêmement sombres, soit dans l'espace, soit dans le temps, mais des périodes extrêmement sombres seront toujours restreintes et limitées. Il y aura des ombres, on peut même dire des zones de bestialité, mais ces ombres ne pourront jamais s'étendre et gagner l'humanité tout entière.

Avant le déluge, les conséquences peuvent aller jusqu'à la folie la plus complète. A partir du déluge, Dieu va veiller afin que cette situation-là ne puisse plus se reproduire. C'est pourquoi l'histoire de l'homme, des civilisations, a pu continuer jusqu'à nos jours avec, il faut le reconnaître, des progrès indiscutables.

Si l'histoire est la réponse aux tâches que Dieu lui propose, l'effort du chrétien dans sa réflexion va devoir être la recherche de cette volonté de Dieu, non pas dans un domaine de l'existence, mais dans tous les domaines de l'existence. Quelles sont quelques-unes des conséquences ?

D'abord, il est sûr que certaines tâches éthiques que Dieu place devant nous sont des tâches permanentes. Je veux dire qu'il y a des tâches qui sont pour ainsi dire les mêmes exactement tout au long de l'histoire, en éthique tout n'est pas mouvant ; il y a des perspectives qui sont permanentes.

Ce que Dieu a rassemblé dans les paroles du Décalogue, ce qu'il a communiqué par Moïse au peuple d'Israël, ce sont des commandements dont la permanence subsiste, et il est bien entendu qu'il y a en éthique des choses qui ne changent pas. Mais il y a en éthique, comme dans les autres domaines, des perspectives qui sont, elles, mouvantes, et c'est ce qui fait la difficulté de l'éthique. Je prends un exemple : dans l'Ecriture sainte, nous avons des enseignements concernant la politique et plus exactement ce qui concerne le rôle des autorités de l'Etat, d'une part, et le rôle des citoyens, d'autre part. Le fondement de l'autorité de l'Etat est un fondement stable. Mais il est bien certain que, selon les moments de l'histoire et selon les constitutions, les formes des Etats ou des autorités, il y aura une éthique politique qui changera.

Nous ne nous trouvons pas en France, à la fin du XX^e siècle, dans les mêmes conditions politiques qu'au temps de l'Eglise primitive. Donc, alors que certaines perspectives politiques demeurent identiques, d'autres sont mouvantes et changeantes, et le chrétien devra tenir compte, par exemple, de la part de responsabilité que tous les hommes ont dans un Etat moderne. Au temps de l'Eglise primitive, le citoyen n'avait pas grand-chose à dire dans le fonctionnement et dans la marche de l'Etat, tandis que nous, nous sommes investis d'une part de responsabilités. Autrement dit, un chrétien de l'Eglise primitive n'avait rien à dire sur le plan politique. César commandait en Palestine ; c'était pratiquement le gouverneur romain qui décidait. Nous, nous avons une part dans la fonction de l'Etat. Il y a là pour les chrétiens une situation moderne et nouvelle ; on ne va pas pouvoir répéter à la fin du XX^e siècle ce que l'on pouvait dire, soit au XVI^e soit au tout I^{er} siècle. Ceci est important, car ce n'est pas vrai seulement dans le domaine politique, c'est vrai aussi dans bien d'autres domaines.

Prenons, par exemple, ce que nous appelons les vacances ou les congés. Autrefois cela n'existait pas, les hommes ne travaillaient pas le dimanche, mais ils ne se trouvaient jamais en face du moderne week-end et de congés qui peuvent durer quinze jours ou encore trois semaines ou un mois, et peut-être plus. Pour le chrétien, il s'agit de savoir comment il va utiliser ses loisirs. Que va-t-il faire pendant le week-end ? Week-end qui déborde dans bien des pays sur la journée du dimanche, mais qui comprend le samedi, le dimanche, voire le lundi pour certains. Il y a des problèmes d'éthique concernant les loisirs qui sont des problèmes nouveaux qui ne se posaient pas autrefois et qui exigent de nous aujourd'hui une réponse. Et puis il y a des choses qui ne changent pas : l'éthique de l'amour conjugal est quelque chose qui ne change pas. C'est une éthique qui reste inchangée tout au long de l'histoire sainte. Ce qu'un homme doit être pour sa femme et réciproquement reste inchangé au travers des âges, à travers tous les changements ou les vicissitudes historiques. Mais une chose qui change, par exemple, c'est l'éthique de la famille, et plus précisément l'éthique de l'éducation des enfants. Pendant très longtemps, cette tâche de l'éducation des enfants était réservée soit au père, soit à la mère, tandis qu'aujourd'hui une part de l'éducation des enfants est donnée en dehors de la famille, dans les écoles et aussi par les Eglises (ce que l'on appelle, d'un terme assez général, l'instruction religieuse). Dans le temps, l'instruction religieuse était quasi exclusivement dans le sein de la famille, les parents étant les éducateurs des enfants. De nos jours, si l'instruction religieuse continue à être donnée, dans une certaine mesure, dans les familles, l'Eglise, vu la carence de l'éducation religieuse familiale, se voit chargée de l'éducation religieuse des enfants ; le catéchisme n'a commencé à exister qu'au XVI^e siècle. Dans ce domaine, ce n'est plus la famille qui dispense l'instruction, c'est l'Etat dans des

écoles, c'est l'Eglise, l'institution ecclésiastique, dans l'école du dimanche ou dans le catéchisme.

Cela fait de l'éthique de l'éducation des enfants une éthique très changée, très différente de celle du XVIII^e siècle par exemple. Il y a eu un changement, un bouleversement qui nous amène à considérer l'éthique de l'éducation des enfants sous une nouvelle forme. Nous devons y prêter attention.

L'histoire des hommes, et l'histoire de l'Eglise en particulier, n'est pas simplement une histoire progressive. Il y a et il y aura toujours en histoire des temps de progression et des temps de recul. Certes, l'histoire est semblable à un fleuve qui ne remonte jamais son cours, mais qui charrie du négatif et du positif. Et la considération de l'histoire, à cause de cela, est indispensable. Nous ne pouvons considérer le présent comme si tout commençait avec lui. Il est sûr, par exemple, que dans le domaine de la dogmatique nous sommes au bénéfice de ce que l'Eglise a reçu de la Parole de Dieu. Il est sûr que la réflexion de l'Eglise ancienne sur l'humanité et la divinité de Jésus-Christ, et sur la Trinité, toutes les réflexions qui ont été inscrites dans les confessions de foi de l'Eglise ancienne, tout cela nous ne pouvons pas tout simplement le recommencer. De même, de tout ce que Luther a pu discerner et définir de la justice par la foi, ou de ce que Calvin a pu dire de l'autorité de l'Ecriture sainte, nous ne pouvons pas faire table rase.

Faire table rase du passé, ce serait tout simplement reculer. Reculer, parce que nous ne conserverions pas l'acquis dogmatique que l'Eglise entière et que la Réformation nous ont apporté. Il y a maintenant dans la dogmatique des choses que nous devons à nos pères. De même en éthique, on ne peut pas réfléchir aux questions éthiques et développer une éthique chrétienne sans tenir compte de ce que les pères et les réformateurs ont pu découvrir et recevoir dans la Parole de Dieu au long des siècles passés. Mais cette considération historique ne doit pas être une considération aveugle. Nous ne pouvons

pas prendre à notre compte tout ce que la dogmatique passée ou l'éthique passée nous ont transmis, mais nous sommes obligés d'avoir une réflexion critique. Quand je dis « critique », je veux dire par là « qui juge » (du mot grec *crisis*) ; nous devons avoir un jugement sur cette tradition dogmatique et sur cette tradition éthique que l'Eglise avant nous nous a transmises. Et c'est ce qui fait d'ailleurs la Réformation.

Là, j'ouvre une parenthèse, mais une parenthèse qui me paraît essentielle. Il y a le point de vue que j'appellerai le point de vue de la révolution : du passé faire table rase. Le point de vue de la révolution est qu'il faut balayer la tradition et construire comme tout à nouveau, et comme si nul ne nous avait précédés. Ce point de vue est tout à fait autre que celui de la Réformation, qui n'est point de balayer la tradition, mais de l'examiner. Elle a pour but de garder tout ce qu'elle a de conforme à la Parole de Dieu et de n'apporter de réforme, de changement, que sur les points où la tradition a dévié par rapport à la norme de la Parole de Dieu, par rapport à l'autorité que celle-ci constitue.

Quand on lit les réformateurs (Luther, Calvin, notamment), une chose frappe : ils ont eu la plus grande attention, le plus grand respect, pour la tradition qui les avait précédés. C'est ainsi que Luther et Calvin reconnurent, à juste titre dans les confessions de foi de l'Eglise ancienne, au sujet de l'humanité et de la divinité du Christ, comme de la Trinité, une expression fidèle, solide de ce que dit l'Ecriture, et ils n'ont pas voulu renverser cette tradition, fidèle à la Parole de Dieu. En revanche, ils ont cherché à transformer ce qui n'était pas conforme à la Parole de Dieu.

Le point de vue de la Réformation est un point de vue respectueux du passé, dans toute la mesure où le passé nous aide à bien saisir la vérité exprimée dans la Parole de Dieu, tandis que le point de vue de la révolution consiste à balayer le passé et à vouloir reconstruire tout à neuf comme s'il n'y

avait rien eu de solide auparavant. Je pense que nous devons particulièrement à notre époque opposer ces deux points de vue : point de vue de la révolution, point de vue de la Réformation. Et il y a un autre point de vue très dangereux : c'est celui de la conservation, lequel consiste à recevoir le passé et à vouloir le maintenir sans lui apporter ni progrès, ni changement, et sans vouloir en faire un examen critique.

Nous nous trouvons alors face à deux points de vue très opposés : l'un veut faire table rase du passé (point de vue de la révolution) ; l'autre veut conserver intégralement le passé (point de vue de la conservation).

La Réformation est favorable à la tradition dans la mesure où celle-ci est fidèle à la révélation. Je dirais donc qu'il y a pour nous une tâche continuelle à opérer : progresser sur la base de ce qui est déjà. Cela est pareil dans le domaine scientifique où tous les mathématiciens reconnaissent que toute l'œuvre des mathématiques, du Moyen Age et du temps de la Renaissance, doit être prise en charge et que l'apport de ces dernières doit être conservé. Mais il est certain qu'il faut d'abord critiquer, dans le passé de ces mathématiques, ce qui peut être erroné, partiel ou partial, pour faire avancer les mathématiques actuelles. De même qu'un mathématicien tient compte de la tradition mathématique non pour s'y arrêter, mais pour la faire progresser, de même il nous faut, dans le domaine de l'éthique, tenir compte du passé pour faire progresser la réflexion chrétienne. On est étonné parfois de découvrir, chez tel Père de l'Eglise ancienne ou chez tel réformateur, des richesses qu'on a d'ailleurs négligées ou oubliées. Si l'on pose la question de savoir si l'homme est libre et responsable, il faut répondre oui. Et si l'on pose la question de savoir s'il est esclave, il faut aussi répondre oui. C'est pourquoi, dans la perspective d'une logique trop humaine, la théologie catholique du Moyen Age et la théologie catholique de la Contre-Réforme

ont voulu dire : l'homme libre mais non esclave, ou alors l'homme esclave mais non libre.

La Bible nous affirme à la fois la liberté et la responsabilité de l'homme, d'une part, et l'esclavage de l'homme, d'autre part. Même si notre logique humaine ne peut pas comprendre comment ces deux choses peuvent s'accorder, nous sommes tenus de les admettre ensemble. Et ceci est très important, car si l'on sait que l'homme est un esclave sans liberté, sans responsabilité, alors ce dernier ne peut pas être déclaré coupable ; et si l'on affirme que l'homme est libre et responsable sans être esclave, alors on pourra imaginer une certaine justice et une certaine bonté valables. Mais « il n'y a pas même un juste », nous dit l'Écriture (Rm 3.10). L'homme est donc esclave du péché et cependant, tout en étant esclave du péché, sa liberté et sa responsabilité demeurent entières. Il n'a pas le droit de dire à Dieu : « Du moment que je suis esclave du péché, je ne suis pas coupable, je ne suis pas responsable. » Si c'est la faute de l'homme, ce dernier doit se reconnaître coupable et en même temps reconnaître sa situation d'esclave par rapport au péché. Il nous faut être réalistes et voir les choses comme elles sont : nous sommes esclaves du péché, nous sommes responsables, nous sommes coupables. Comment cela s'accorde-t-il ? C'est une chose que notre intelligence ne peut concevoir, mais la réalité est là : esclave du péché, l'homme doit être en même temps reconnu coupable devant Dieu. En Romains 3.3-20, Paul affirme à la fois deux choses : l'esclavage du péché (tous sont sous l'empire du péché) et la responsabilité (tout le monde est reconnu coupable devant Dieu). Ceci est une chose à recevoir pour tout chrétien, même s'il ne la comprend pas. Mais le chrétien sait bien ce qu'est l'empire du péché dont Dieu le sauve, et il sait aussi ce qu'est la réelle culpabilité et, quand il regarde son passé, il peut dire : « J'étais esclave du péché, j'étais loin de Dieu. » Une question

se pose à laquelle je voudrais essayer de répondre : « Le chrétien est-il lui aussi pécheur ? » Et c'est là que la définition du péché a toute son importance. La conversion signifie revenir à Dieu. Autrement dit, si je pense au « cœur » de l'homme, la différence n'est qu'une question d'orientation. Le mouvement de la foi, c'est de retourner vers le Dieu vivant, et en ce sens le chrétien n'est plus un homme qui est sous l'empire du péché, puisque le péché, c'était d'être détourné, et la foi c'est d'être ramené à Dieu. Et cependant le chrétien demeure un pécheur jusqu'à sa mort. Il ne nous faut donc pas négliger cela, car c'est très important pour notre conduite de chaque jour comme pour toute l'éthique.

En effet, la chose serait relativement simple si on passait de l'empire du péché à Dieu sans plus être pécheur. On pourrait dire : « Jusqu'à ma régénération, j'étais pécheur, mais depuis que je suis converti, je ne suis plus pécheur. » Ce serait une solution simple, mais nous savons par expérience et aussi par la Parole de Dieu que ce n'est pas le cas. Et c'est pourquoi un texte que vous connaissez tous, Romains 7.14-24, relate l'histoire d'un homme qui est converti, qui est attaché à Dieu, qui prend plaisir aux choses de Dieu, mais ce texte où l'apôtre reconnaît qu'il est régénéré nous dit aussi qu'il reconnaît avoir, malgré tout, encore en lui du péché.

Il est important de savoir en éthique que l'on a affaire à des créatures soumises aux lois de Dieu, que l'on a affaire à des pécheurs et, en même temps, à des rachetés. Paul n'est pas le seul, les autres apôtres affirment la même chose, comme Jacques (1.13-15). L'apôtre Jean dit, lui aussi, des choses extrêmement claires et nettes (1Jn 1.8). La confession des péchés est une constante de la vie chrétienne. Cela ne veut pas dire que l'homme chrétien ne va pas progresser, au contraire. Il n'y aurait rien de plus grave qu'un chrétien qui affirmerait qu'il est absolument saint : « Je suis parfaitement juste ; il n'y a plus de péché en moi. » Je dirais alors que ce chrétien-là est

sur la voie du pire péché, l'orgueil, se lançant des spéculations imaginaires. Il serait d'ailleurs le seul à voir qu'il est sans péché ; ses frères pourraient l'aider à voir que sa situation n'est que celle qu'il imagine. Vous voyez, nous nous trouvons devant une donnée de départ dans l'éthique du rapport avec Dieu.

Je dirais donc qu'il est bon de prendre en charge cet acquis du passé, mais, je le répète, en ayant vis-à-vis de ce dernier une position critique, c'est-à-dire en faisant le départ entre ce qui vient de la Parole de Dieu, ce qui a été découvert à la lumière de l'Écriture sainte, et ce qui est erroné, car, au lieu d'écouter la Parole de Dieu, on s'est fié à des idéologies ou à des idoles humaines. Mais nous devons aller plus loin. Si notre recherche éthique doit comporter une considération critique de l'histoire du passé, cela ne veut pas dire qu'il faille se borner à ce que les chrétiens ont pu dire des non-chrétiens. Je vais vous montrer que ceci n'est pas en contradiction avec l'Écriture sainte.

Vous savez que la grâce de Dieu peut être distinguée entre une grâce rédemptrice qui sauve les croyants et une grâce universelle de patience et de soutien de l'humanité qui, depuis les origines, plus particulièrement depuis Noé, veille sur l'histoire humaine. Je vous l'ai dit en commençant, Dieu mettait des bornes, des limites à la bestialisation de l'humanité. Dans cette grâce universelle, Dieu donne à tous les hommes des dons et il en donne même généreusement aussi à ceux qui ne sont pas régénérés, des dons qui permettent à l'intelligence de s'exercer et, dans plusieurs domaines, d'avancer. Dans sa réflexion, l'Eglise doit non seulement tenir compte de son histoire ou de la dogmatique, mais aussi des réflexions des non-croyants, qui comportent certaines vérités partielles, vérités qui sont intégrées dans des « systèmes de pensée » qu'un chrétien ne peut pas admettre mais qu'il faut toutefois retenir.

Vous savez que l'on parle beaucoup à l'heure actuelle de trois hommes qui ont marqué la pensée de l'homme

d'aujourd'hui : Marx, Nietzsche et Freud. C'est sûr que le marxisme et les deux autres courants sont des systèmes de pensée impossibles à accepter et à recevoir, mais dans l'œuvre de ces trois hommes, il y a des éléments de vérité qui proviennent de cette grâce universelle de la patience et du soutien de Dieu. Le chrétien, après avoir vérifié à la lumière de la Parole de Dieu ces éléments de vérité, doit les recevoir. Ceci est non seulement vrai pour les systèmes de pensée, mais aussi pour les religions non chrétiennes. Israël est sorti d'Égypte avec les dépouilles des Égyptiens. Ceci nous est dit dans le livre de l'Exode, et c'est sur l'ordre de Dieu. Car, au chapitre 3 de l'Exode, c'est Dieu lui-même qui ordonne à Israël d'emporter aussi les trésors des Égyptiens. Et l'Eglise doit à son tour, au travers de sa progression dans l'histoire, emporter avec elle les vérités noyées dans les systèmes de pensée non chrétiens. Bien entendu, elle ne doit pas tout emporter, surtout pas les motifs de base de ces religions, mais les éléments partiels de vérité que ces systèmes contiennent.

C'est ainsi que l'Eglise ne peut pas fermer les yeux sur les autres religions, et encore moins rejeter en bloc tout ce qui se trouve dans ces divers systèmes. Il nous faut prendre avec nous les dépouilles des Égyptiens et emporter ce qui peut s'y trouver de bon, de vrai. Évidemment, il nous faut procéder là aussi par examen critique. Nous devons vérifier la tradition passée de l'éthique, nous devons aussi, à la lumière de la sainte Écriture, analyser les divers systèmes. C'est là un travail auquel nous devons être particulièrement attentifs. Mais c'est un travail que Dieu exige de nous. Je pense par exemple que, pour l'éthique, il y a un apport indéniable de la psychanalyse.

1. L'homme en tant que créature²

Dans l'éthique, il faut distinguer l'éthique personnelle et l'éthique sociale. L'éthique personnelle définit notre vie chrétienne selon des rapports de personne à personne, tandis que l'éthique sociale définit notre vie chrétienne selon des rapports sociaux, par exemple les rapports conjugaux, le rapport familial. Nous allons commencer par l'éthique personnelle.

Ces éthiques sont toutes deux théocentriques, c'est-à-dire que Dieu lui-même est le centre. Dieu est à la fois personne et société... d'où le théocratique... Il y a une vie personnelle de Dieu et une vie sociétaire de Dieu. L'éthique personnelle peut être rangée sous trois titres : l'éthique personnelle par rapport à Dieu, l'éthique personnelle par rapport au prochain, l'éthique personnelle par rapport à soi-même.

Le commandement fondamental de l'éthique définit lui-même ces trois parties : « Tu aimeras le Seigneur ton *Dieu* et tu aimeras ton *prochain* comme *toi-même*. » Nous avons donc, dans le commandement central, la distribution des trois parties de l'éthique personnelle.

Nous étudierons tout d'abord l'*éthique personnelle par rapport à Dieu*. Le rapport de l'homme à Dieu est un rapport qu'il faut considérer à la lumière du motif central de toute la révélation biblique, le motif « création-chute-rédemption ». Voyons la lumière qui découle de ce motif fondamental.

L'homme comme créature, qu'est-ce que cela veut dire ? Dieu est toujours, par rapport à nous, dans un rapport de

² N.D.E. Le titre de ce chapitre dans le polycopié est simplement « Premier cours » !

Créateur à créature et nous ne pouvons pas sortir de cette situation. Ce qui est propre à toute créature, c'est d'être soumise aux lois de Dieu. Dieu a construit le monde selon des lois qu'il a lui-même données, et l'homme est chargé par Dieu de rechercher quelles sont ces lois. L'homme est aussi chargé de vivre comme créature et non pas de prendre la place du Créateur. Ce qui est interdit à l'homme depuis le départ, c'est d'ériger des lois selon sa fantaisie. Au contraire, il doit reconnaître et discerner les lois que Dieu a établies. Comme les aspects de la création sont nombreux, il y a de nombreuses lois de Dieu, et chaque science étudie spécifiquement telle ou telle loi. Selon les divers aspects de la création, ces lois peuvent être rangées dans un ordre de complexité croissante, ce qui ne veut pas dire que la moins complexe sera forcément la plus facile.

L'ordre de loi le moins complexe est l'ordre numérique, la première science est donc celle de l'arithmétique. L'homme pouvait compter les arbres du jardin dans lequel il avait été placé, les animaux qui venaient à sa rencontre et qu'il devait nommer. Il s'est rendu compte ainsi de l'addition, de la multiplication, comme aussi de la soustraction. Tout a commencé par une soustraction.

Dieu avait permis à l'homme de manger de tous les fruits des arbres du jardin, sauf un. Il s'est rendu compte aussi, dès le départ, de sa solitude, aussi avait-il désiré une compagne et Dieu lui accorda une aide semblable à lui. Et l'homme, qui se trouvait seul, s'est retrouvé avec une compagne. C'est ainsi que dans la situation de la création, l'homme a été obligé de vivre avec un minimum de connaissance arithmétique, même si cette arithmétique était très simple, même si cette arithmétique n'était pas élaborée.

A partir de ces bases élémentaires de l'addition, de la soustraction, de la multiplication et de la division, il a dû peu à peu apprendre et avancer dans des calculs de plus en plus difficiles, jusqu'aux sciences et aux mathématiques modernes. Donc,

voilà l'aspect élémentaire de la création : l'aspect numérique et, correspondant à cet aspect, la science arithmétique.

Mais l'homme, petit à petit, a compris qu'il n'y avait pas que cet aspect, mais qu'il y en avait bien d'autres dans la création de Dieu. L'homme, dès le départ, a aussi découvert l'aspect de l'espace. Il s'est rendu compte qu'il y avait des distances, et tandis que l'arithmétique y était développée à partir du nombre, la géométrie s'est développée à partir de l'espace.

Dès le départ, dans la Bible, nous le voyons très bien, l'homme se trouve situé dans un jardin, puis il en est chassé et doit alors quitter son espace primitif pour aller ailleurs. Et, peu à peu, l'homme a dessiné un espace dans son esprit et l'espace du jardin bien sûr ; puis, petit à petit, il est entré dans la connaissance de plus en plus complexe de l'espace où Dieu l'avait placé. Il y a des lois du nombre qu'étudie l'arithmétique, il y a des lois de l'espace qu'étudie la géométrie.

L'homme a découvert qu'il y avait un aspect de mouvement dans le monde que Dieu a créé et c'est à partir de cela que s'est développée la science que nous appelons aujourd'hui la cinématique (étude des mouvements). L'homme s'est rendu compte ensuite qu'il y avait un aspect d'énergie à quoi correspond la physique, et qu'il y avait aussi un aspect de vie connu aujourd'hui sous le mot de biologie, un aspect de sensations qui sera étudié par la psychologie, bien entendu comme étude des sensations.

Je m'arrête un petit instant sur ces divers aspects de la création énumérés ci-dessus. Ce sont des aspects que l'homme est obligé de reconnaître peu à peu de manière de plus en plus précise et de plus en plus complète et auxquels il ne peut pas ne pas obéir. Et ces aspects-là, on ne peut les appeler des aspects *immédiats*, je veux dire par là que la volonté de l'homme, que l'intelligence de l'homme ne peuvent contrecarrer d'aucune manière les lois de ces divers aspects. Et c'est pourquoi, dans ces domaines-là, les sciences ont pu progresser d'une

manière que l'on appelle en général exacte ou progressive, ou même objective.

L'homme se trouve dans l'obligation d'être soumis à ces lois. Parmi les créatures de Dieu, certaines sont soumises à certains de ces aspects seulement. Bien que le végétal soit soumis aux quatre premiers aspects, il va se trouver aussi soumis à l'aspect de la vie en général. Un végétal vit, et il y a des lois biologiques, des lois de la vie qui le concernent.

Si nous passons aux animaux, nous sommes obligés d'ajouter aux cinq premiers aspects le sixième, puisque les animaux ont des sensations, et donc il y a une psychologie des animaux. Il y a possibilité d'étudier les sensations chez les animaux.

Mais à partir de ces six premiers aspects vont se développer d'autres aspects qui concerneront comme sujets l'homme et non pas les animaux, les végétaux ou les minéraux. Pour l'homme seulement, il y aura l'aspect de la pensée, l'aspect de la civilisation, l'aspect du langage et des symboles et la communication qu'étudiera la linguistique, science particulièrement à la mode aujourd'hui. Il y a l'aspect de société qu'étudiera la sociologie, l'aspect d'économie qu'étudiera la science économique, l'aspect de beauté qu'étudiera l'esthétique, l'aspect de justice qu'étudiera le droit, l'aspect d'amour qu'étudiera l'éthique, et enfin l'aspect de foi qu'étudiera la théologie.

Alors que les six premiers aspects étaient immédiats (je veux dire par là que l'homme ne pouvait pas faire autrement que de leur obéir), l'homme peut désobéir aux lois des autres aspects. En effet, il peut très bien, quand il se met à penser, ne suivre que partiellement les lois de la logique. Pour tous ces aspects qui ne sont plus des aspects immédiats, et qui restent cependant des aspects normatifs (c'est-à-dire qui doivent normalement gouverner l'homme et son existence), vous voyez la différence entre les animaux, les végétaux, les minéraux d'une part, et l'homme d'autre part. Quant aux aspects que l'on pourrait qualifier de supérieurs et qui sont

propres à l'homme seul, l'homme peut y obéir, mais il peut aussi y désobéir.

Si je vous ai dit ces choses, c'est parce que je pense que nous avons bien besoin de voir que l'univers entier, depuis l'atome jusqu'aux nébuleuses, est soumis aux lois que Dieu a établies, et au fond l'effort de l'homme dans sa recherche scientifique est de découvrir les lois que Dieu a établies. L'homme peut tout à fait découvrir certaines de ces lois, comme il peut aussi s'imaginer connaître les lois et reconnaître qu'il s'est trompé.

Il y a là à la fois quelque chose de très grand et de mystérieux, et en même temps aussi quelque chose de très nécessaire pour l'homme. Il est vrai que depuis longtemps, et peut-être plus à notre époque qu'à d'autres, l'homme est obligé de discerner, de reconnaître et de rétablir dans sa pensée les lois que Dieu a faites. Mais la loi centrale pour l'homme, c'est la loi de ce que Jésus a dit en prenant cependant deux paroles de l'Ancien Testament : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta pensée, et tu aimeras ton prochain comme toi-même. »

L'apôtre Paul, dans le début de sa lettre aux Romains, dit que tout ce qui existe est comme une évidence de Dieu. Et normalement, placé dans un univers ainsi établi, avec des lois faites par Dieu, l'homme voit Dieu en quelque sorte, il connaît Dieu. Seulement Paul dit que l'homme connaissant Dieu a préféré cependant la créature au Créateur, et qu'au lieu de reconnaître l'évidence de Dieu, car tout ce qui se voit comme à l'œil est une démonstration de Dieu, l'homme a préféré le service de la créature à celui du Créateur. C'est là le drame de l'homme et c'est pour cela que nous abordons ce second point du motif fondamental de l'Écriture : « création-chute-rédemption ».

Nous venons de toucher un mot de l'homme en tant que *créature*, il nous faut maintenant toucher un mot de l'homme en tant que *pécheur*.

On peut donner bien sûr toutes sortes de définitions du mot « pécheur ». Mais je pense que, selon l'Écriture, la définition la plus simple est que le péché détourne l'homme de Dieu. L'homme est fait pour Dieu, créature de Dieu qui doit être *théocentrée*, c'est-à-dire centrée sur Dieu, *orientée vers Dieu* ; voici que l'homme a préféré la créature au Créateur et absolutise et éternalise un aspect du créé, une créature, ou un aspect de la création, et se détourne de Dieu.

Le péché, c'est se détourner de Dieu ; et l'homme s'est détourné de Dieu. C'est un événement historique qui s'est passé au départ de l'histoire du monde, et c'est ce que nous appelons, pour abrégé, la chute. Mais, en réalité, ce mot n'est peut-être pas très heureux, il n'est pas particulièrement scripturaire, mais nous nous rendons compte de ce qu'il veut dire : l'homme est fait pour Dieu, il vit en communion avec Dieu ; le cœur de l'homme est relié au cœur de Dieu par une vraie confiance en Dieu, et l'homme s'est donc détourné de Dieu. C'est cela que l'on appelle *pécher*.

Mais, dans la Bible, la liberté et l'esclavage ne s'opposent pas forcément. On peut toujours être libre, c'est-à-dire être responsable de ce que l'on fait, et cependant être esclave du péché. L'homme a toujours une liberté en ce sens qu'il a toujours une volonté et une responsabilité ; cette liberté, cette responsabilité, l'homme les utilise pour pécher.

2. La crainte de Dieu

Il y a, dans le Nouveau Testament, un mot qui exprime la crainte de Dieu, c'est le mot grec *eusebeia*. On le traduit souvent par crainte, mais en réalité il est plutôt à cheval sur deux mots : crainte et piété. Il est donc intéressant de savoir ce qu'est cette crainte de Dieu.

Notre éthique par rapport à Dieu est portée tout entière par ce mot « crainte de Dieu » ou « piété ». Je ne vous donnerai pas tous les textes qui parlent de cette crainte (des centaines), mais je vous en donnerai quelques-uns.

En Job 1.1, il nous est dit que Job craignait Dieu. Cela signifie qu'il était orienté vers Dieu et qu'il se détournait du mal. Nous pouvons donc garder dans l'esprit que se détourner du mal, c'est avoir l'esprit tourné vers Dieu.

En Ecclésiaste 8.12, nous avons l'expression « heureux » qui est reprise au Psaume 112.1 et dans Proverbes 28.14. Vous voyez donc qu'il ne s'agit pas d'une peur de Dieu, mais d'un mouvement d'adoration et de soumission à Dieu. Notre piété nous demande donc de concevoir cette crainte de Dieu au sens biblique. Il est rare que sur le plan biblique nous trouvions le mot « crainte » comme synonyme de « peur ». Si toutefois nous le trouvons, c'est surtout dans le sens de la peur d'attrister Dieu ou peur de ne pas être fidèle. Même cela vient renforcer le sens de l'adoration. Le livre des Proverbes développe l'éthique de la crainte de Dieu.

Ainsi, nous sommes à nouveau orientés vers Dieu ; nous avons la crainte de Dieu. D'ailleurs, cette crainte de Dieu dans le livre des Proverbes n'est pas seulement le commencement de la sagesse, mais elle est aussi la source de vie ; elle conduit

à la vie. Une certaine catégorie de gens aussi bien dans le Nouveau que dans l'Ancien Testament sont des « craignant-Dieu ». Cela signifie que ces personnes étaient tournées vers Dieu, qu'elles avaient une réelle piété au sens fort du terme, qu'elles étaient orientées vers Dieu, que Dieu était le but de leur vie. Mais il faut dire aussi que le Christ avait, lui aussi, cette *eusebeia*, cette crainte de Dieu. Dans son humanité, Jésus a été un craignant Dieu.

Hébreux 5.7 nous dit que le Christ a été exaucé en fonction de son *eusebeia*, par le fait que sa vie tout entière était orientée vers Dieu.

Hébreux 12.28 nous dit de rendre à Dieu un culte raisonnable avec crainte. Il est important pour nous de vivre cela plus que de le savoir. Nous sommes dans un siècle où nous vivons au milieu d'impies, de gens qui, pour la plupart, n'ont pas le sens de Dieu, la crainte de Dieu. Nous allons donc avoir à vivre dans un monde où nous sommes entourés par des « non-craignant-Dieu », par des gens qui vont même affirmer que Dieu est mort, qu'il n'y a pas de Dieu. Nous retrouvons là l'insensé, celui qui est désorienté (*cf.* le premier Psaume). Les grands mouvements de renaissance, de réveil et de réformation de l'Eglise ont été des moments où des hommes ont retrouvé cette crainte de Dieu, ce sens de Dieu. On peut dire que toute la vie d'hommes comme Luther ou comme Calvin a été dans la crainte de Dieu. Et c'est pour cela (parce qu'ils avaient retrouvé cette crainte de Dieu) qu'ils ont pu entrer dans la sagesse, c'est-à-dire dans la vraie connaissance de Dieu.

Notre éthique personnelle dans le rapport avec Dieu a comme premier aspect fondamental la piété, la crainte de Dieu.

Nous allons donc voir maintenant la crainte de Dieu en tant que piété et la crainte de Dieu en tant que sagesse. Bien

entendu, la véritable piété ne va pas sans la sagesse et la sagesse ne va pas sans la piété. Donc, la distinction est beaucoup plus à considérer comme une question de commodité que pour décrire une situation qui n'est pas une situation divisée.

La piété

Pour celle-ci, nous avons des textes innombrables. Nous en prendrons deux seulement qui me semblent caractéristiques : le Psaume 116 et Jean 2.13-22.

Le temple et le corps ont deux sens dérivés. Il y a d'abord chacun de nous (chacun de ceux qui sont régénérés) qui sommes nés d'en haut et qui sommes temples du Saint-Esprit. Ainsi nous voyons que notre corps a été nettoyé afin qu'il ne soit pas livré au dévergondage de toute sorte.

L'autre aspect est l'aspect corporatif : c'est l'aspect de l'Eglise. Elle est le temple et le corps de Christ et il faut que ce corps soit débarrassé de tout brigandage. Cette parole a une signification personnelle pour chacun d'entre nous et une signification corporative pour l'Eglise. La parole « le zèle de ta maison me dévore » exprime le sens de la gloire, de l'honneur de Dieu et est évidemment tout ce qui ressort de ce livre la Bible, auquel les protestants ne cessent de revenir. *L'Institution de la religion chrétienne* de Calvin a pour base ce sens de Dieu et Calvin veut mettre en lumière (plus que ne l'ont fait d'autres) cette crainte de Dieu. Calvin, lui-même un craignant-Dieu, invite les hommes de son temps, selon l'Ecriture sainte, à être des craignant-Dieu.

Au point de vue de la piété, si nous cherchons à préciser certaines choses, nous dirons que la piété consiste à rendre à Dieu l'adoration qui lui est due. Nous parlions tout à l'heure d'un aspect personnel et d'un aspect corporatif, et ceci va se manifester dans les actes de piété, qui sont, sur le plan corporatif, le service du culte public et, de manière personnelle, ce

que l'on peut appeler le culte privé. Dans la Bible tout entière, les enfants de Dieu manifestent leur piété dans la célébration du culte. C'est pourquoi, chez les juifs, la célébration du culte occupait une place très importante.

Jésus et les craignant-Dieu qui étaient autour de lui, comme Siméon, Zacharie et Marie elle-même, étaient tous d'une grande piété dans ce sens qu'ils se rendaient au temple de Jérusalem ou à la synagogue pour manifester, en communion avec les autres, le culte dû à Dieu. Nous voyons aussi que, peu à peu, le jour du Seigneur, le jour du culte, est devenu le premier jour de la semaine : le dimanche, où l'on se réunit pour adorer Dieu. Ce culte était, au début, célébré dans les maisons, puis il le fut dans les basiliques (maisons du roi, de Jésus-Christ), puis ensuite dans ce que nous appelons des églises et des temples.

Cette piété peut se manifester de façon individuelle dans le culte personnel. Il y a la méditation, l'étude de la Parole de Dieu, mais aussi les différentes sortes de prières, et ainsi est-on sûr que le chrétien qui se retirerait du culte en commun et qui n'aurait plus son culte personnel finirait par perdre le sens de Dieu. Ce dernier ne peut être approfondi, étudié positivement, que dans la célébration communautaire et aussi dans la piété quotidienne de celui qui va méditer et dévorer la Parole de Dieu.

La piété va aussi se manifester dans l'attitude du chrétien face à l'argent. Il est certain que la place de l'argent et de la dîme est une place considérable. Elie Lauriol avait remarqué qu'il était plus facile au chrétien de dire à Dieu : « Je te donne mon cœur » que de donner son portefeuille. En fait, c'est vrai qu'il y a là une pierre de touche. La fidélité sur le plan de l'argent est quelque chose de fondamental, dans la Bible, c'est l'aspect que l'on souligne toujours, aussi bien dans l'Ancien que dans le Nouveau Testament. Vous savez comment Paul, dans la seconde épître aux Corinthiens, montre comment on

peut et on doit vivre l'offrande dans l'Eglise. Si je souligne la chose, c'est que bien souvent il y a une séparation arbitraire de l'intérieur et de l'extérieur. Les choses vont ensemble et si l'on donne à Dieu sur le plan matériel, on vit dans la crainte de Dieu selon l'honneur et la gloire que nous lui devons.

Il y a un autre aspect de la piété, quoiqu'il ne soit pas mentionné : le vœu. L'Ecclésiaste nous dit de faire attention de ne pas exprimer trop vite des vœux au Seigneur Dieu. Le vœu est une aide, à condition de le formuler dans le moment où l'on se situe. Il y a des vœux pour la vie (pour toujours), et il y en a qui sont dangereux à prononcer. Je crois que dans le mouvement de notre piété, il faut apprendre à ne dire des vœux qu'après en avoir calculé la dépense et avoir tourné sa langue plusieurs fois dans sa bouche. Il faut apprendre à ne prononcer que des vœux que l'on tiendra.

Il y a peut-être des vœux trop petits, mais il y a aussi des vœux trop grands. La vie chrétienne est faite d'une succession de vœux faits à la mesure du point où l'on est. Je crois que cela est important : il suffit de consulter une concordance au mot « vœu » pour s'apercevoir qu'il y en a pas mal. Il faut que nous prenions des engagements certes, mais il nous faut aussi mesurer leur portée. Attention, n'ayons pas trop d'orgueil. Ne prononçons pas des vœux inconsidérés ou considérables. Agissons avec humilité.

Piété et sagesse

Je crois qu'à notre époque il ne faut pas avoir peur d'appuyer sur la pédale de la piété et du piétisme, tant pour nous-mêmes que pour ceux qui nous sont confiés. Nous sommes dans un monde impie qui cherche à nous entraîner dans une impiété et c'est le moment d'avoir une piété véritable. Il nous faut avoir une discipline pour notre piété. Il nous faut nous

imposer le temps qu'il faut pour l'exercice de la piété. Remarquez que notre piété doit accompagner notre journée tout entière, mais il faut des exercices de piété pour la fortifier. Nous allons maintenant voir un exercice de la piété, la découverte ou la redécouverte de la sagesse.

La sagesse de Dieu, c'est le mystère du plan divin pour la construction de l'Eglise en vue du retour de Jésus-Christ. Nous devons bien voir les divers éléments de cette définition de la sagesse. Le mystère du plan divin. On ne peut pas connaître le plan en l'imaginant. Beaucoup de gens aiment à imaginer le plan divin ; non, c'est un mystère qui nous est révélé dans l'Ecriture sainte.

Mystère ne veut pas forcément dire « obscur », mais au contraire quelque chose de clair qui est au-delà de notre raison, de notre imagination. Il ne faut pas croire, selon la Bible, que ce qui est mystère, c'est l'obscurité. C'est quelque chose que nous ne comprenons pas parce que cela dépasse notre raison, mais c'est quelque chose, en réalité, de fort lumineux. Le mystère révélé dans l'Ecriture sainte est justement là pour nous conduire dans nos obscurités et donc pour nous montrer que la sagesse de Dieu est un mystère de lumière. Le mot « édification » est employé par l'apôtre Paul dans le sens d'« édifier l'Eglise », mais aussi de « s'édifier en Eglise ».

C'est-à-dire qu'il y a là une construction spirituelle réalisée par Dieu tout au long de l'histoire du monde. Et il arrivera qu'un jour, lorsque la dernière pierre de l'édifice sera posée par Dieu (lorsque donc la construction de l'Eglise sera achevée), le Christ reviendra : nous avons à savoir qu'il y a un mystère divin d'édification de l'Eglise jusqu'à son achèvement, jusqu'au retour du Christ.

D'après Romains 9 à 11, l'on peut dire que c'est la conversion d'Israël qui achèvera l'édification de l'Eglise, de cet édi-

fice. Nous avons à saisir une perspective et là est le point important : nous avons à prendre conscience de notre place par rapport au mystère d'Israël.

C'est là que la sagesse rejoint la piété. Chaque jour nous avons à chercher quelle est la part que Dieu nous demande de prendre dans cette édification de l'Eglise, en vue du retour du Christ. Il y aura là la diversité de dons et de ministères. Dans la communion de l'Eglise, il nous faut trouver notre place. Et c'est là la sagesse que nous devons avoir : découvrir notre place dans ce mystère divin.

Chaque chrétien, homme ou femme, est appelé à la réalisation de ce plan de l'édification de l'Eglise en vue du retour du Christ. C'est là un honneur et une grâce qui nous sont faits, mais aussi une responsabilité qui nous est confiée. C'est là ce que nous avons à chercher : la crainte de Dieu.

Qu'est-ce que Dieu nous demande ? Quelle est ma part aujourd'hui dans la réalisation de son plan ? C'est en rapport avec cette demande mystérieuse (plus complète qu'on ne l'imagine) : « Donne-nous aujourd'hui notre pain de ce jour », qu'il nous faut essayer de répondre. Dieu nous donnera le désir, mais la force aussi de réaliser tout cela. C'est là une chose importante.

3. Défi du temps présent par rapport à l'Eglise et aux chrétiens

J'aimerais reprendre ce qui, au premier abord, paraît assez banal. On dit beaucoup que nous avons à vivre dans un monde sécularisé. Cette expression veut signifier dans l'esprit des promoteurs qui l'emploient que nous sommes dans un monde dont Dieu est banni, et pour certains même dans un monde où Dieu est mort. Mais je ne suis pas très chaud pour ce mot « sécularisé » et, faute d'un autre terme, j'emploierai plutôt le mot immanentiste, en expliquant ce que j'entends par là.

Dans la Parole de Dieu, Dieu se révèle comme le Créateur tout-puissant et aussi comme le Seigneur et Sauveur qui sauve les siens. Et nous pouvons appeler cela la transcendance de Dieu. Non pas dans le sens où Dieu serait distant du monde, mais où il est distinct du monde. Quand il est présent au monde, il ne se confond pas avec lui. Donc, j'emploie le mot transcendance pour marquer la frontière entre le Créateur et sa création. Elle subsiste aussi dans son immanence ; cette dernière ne va jamais dans le sens d'une confusion de Dieu et du monde. L'immanence de Dieu signifie la présence de Dieu. Nous sommes aujourd'hui dans un monde immanentiste, c'est-à-dire qui rejette la transcendance de Dieu ; un monde qui rejette Dieu et sa puissance, son autorité et son amour. Seulement le cœur de l'homme étant fait pour l'absolu, lorsque l'homme ne croit pas dans le véritable absolu, il va nécessairement absolutiser quelque chose. Bien sûr, ce quelque chose n'est pas Dieu (suivant mon hypothèse).

C'est ainsi que les hommes se dirigent vers l'idolâtrie et le panthéisme. L'*idolâtrie*, c'est quand l'homme prend une partie du créé et le divinise ; l'*absolutisme* et le *panthéisme*, c'est lorsque l'homme prend l'ensemble du créé ou une partie et en fait son Dieu. Je voudrais vous montrer que la forme sous laquelle vit notre monde immanentiste est une forme religieuse. Puisque l'homme rejette Dieu, il va être religieux en se reliant à un aspect du créé ou à l'ensemble du créé qu'il divinise et absolutise. Il y a ainsi des religions pessimistes et des religions optimistes. Regardons ce qu'a dit Bernanos : « Le pessimiste est un imbécile triste tandis que l'optimiste est un imbécile gai. »

Nous nous trouvons devant des optimistes et des pessimistes. Regardons d'abord les optimistes. Parmi les religions optimistes immanentistes, il y a les optimistes à long terme et les optimistes à court terme.

Les *optimistes à long terme* sont ceux qui divinisent un aspect du créé ou l'ensemble du créé et ensuite sont convaincus que la fin verra le triomphe de leurs idoles. On verra le triomphe de ce en quoi ils croient. Par exemple, les fervents du nazisme vivaient avec la conviction que le III^e Reich établirait son empire sur tout le monde. Pour les nazis, le but de l'histoire, c'était la domination du « peuple des seigneurs » sur l'ensemble du monde. Et de leur point de vue, il y avait là un optimisme à long terme. On y mettra le temps qu'il faudra, mais on parviendra à établir cette société dominée par les aryens et les nazis. Pour les marxistes, leur optimisme à long terme vise une société sans classes. Là se situe la pensée des immanentistes marxistes : une société sans classes. Cette société serait donc l'aboutissement de l'histoire. Il y a même des chrétiens qui sont entrés dans cette espèce immanentiste. De Chardin voit dans l'évolution du monde une sorte de perfectionnement de la société et de l'homme ; et nous arriverons à cet homme que nous ne pouvons pas imaginer, et qui sera une mutation dernière dans l'évolution. De même, l'on parviendra

ainsi au « point oméga », à une société parfaite. Voilà ce que j'appelle les optimistes à long terme.

Et puis il y a les *optimistes à court terme*. Ces derniers ne prétendent pas arriver à une situation parfaite du monde. Pour eux, c'est une sorte de jouissance immédiate. C'est que, pour une période même transitoire, on atteint le bonheur : « Après nous le déluge. » Ainsi les dieux sont-ils extrêmement divers. Aujourd'hui, on n'étiquette pas les idoles du nom de Vénus ou autre, mais elles sont quand même bien là avec leur puissance : il y a l'argent, le sexe, la mode, la drogue... Les optimistes à court terme demandent à leurs idoles de leur procurer une jouissance immédiate. Mais là aussi il y a une idée de satisfaction, d'un bonheur futur, à court terme.

A côté des optimistes, nous ne devons pas oublier les pessimistes. Il y a, là aussi, pessimisme à long terme et pessimisme à court terme. Le *pessimisme à long terme* est celui du catastrophisme. La devise de ce dernier, c'est : « Tout ça finira. » Nous rencontrons dans notre entourage des athées par rapport à Dieu, mais qui finissent par croire à une catastrophe qui va nous arriver d'un jour à l'autre et qui va nous tomber sur le coin de la figure au moment le plus inattendu. Cette catastrophe arrivera par une guerre atomique universelle ou par quelque autre chose, mais tout se terminera. Il y a alors un certain sentiment de découragement et un certain sens de l'absurde. Einstein avait basculé de l'optimisme à long terme au pessimisme à long terme.

Ensuite, nous trouvons les *pessimistes à court terme*. Ces derniers se rencontrent hélas de nos jours autour de nous, très fréquemment. Ils ne font que répéter : « A quoi bon ? » Ils vivent dans un monde absurde qui n'a point de sens, alors autant le quitter. Nous avons donc à faire face à ce défi que le monde lance à l'Eglise et aux chrétiens, à ces prises de position immanentistes. On a renié Dieu, on a rejeté Dieu et nous

découvrons alors la fameuse analyse de l'apôtre Paul sur laquelle il nous dit de revenir.

Je crois que c'est une des clés pour la compréhension même de notre situation (Rm 1.1-25). Les hommes ont changé la vérité de Dieu et de sa révélation en leur foi en une créature, en un aspect de la créature. Ils ont changé la vérité de Dieu en mensonge, ils ont adoré et servi la créature au lieu du Créateur. Voilà ce que veut dire le monde séculier que j'ai appelé le monde immanentiste. Alors nous sommes là-dedans et notre éthique personnelle de chrétien va se situer dans ce monde-là. Dans ce monde revit l'ancien paganisme dont l'Evangile nous parle, c'est le vieux paganisme qui revit.

Dans cette situation, que faire ? La première chose à réaliser, c'est ce que j'appelle la portée universelle de la Parole de Dieu. De tout le domaine créé, de tout aspect de l'existence, le Seigneur dit : « C'est à moi. » La Bible, dans son ensemble, nous montre que tout ce qui existe est à Dieu. Ainsi le prince de ce monde dit : « Non, c'est à moi. » Ce dernier ment, car il ment depuis le commencement, et Dieu qui exprime la vérité affirme : « C'est à moi, tout cela, c'est moi qui l'ai créé. » Dans la lettre aux Colossiens, dans tout le mouvement de la Bible entière, il nous est affirmé que tout a été créé par le Fils, le Christ, et pour le Fils. Tout ce qui existe doit être vu comme venant de Dieu et devant retourner à Dieu. Tout est pour lui, et tout est par lui.

Luther a restauré la théologie en montrant par la doctrine de la justification par le moyen de la foi où se situe le salut de l'homme. Il a ainsi voulu réformer et débarrasser l'Eglise de tout ce qui s'y était introduit au cours des siècles d'un salut par les œuvres. Et Luther a fait ce que Dieu lui demandait de faire.

Il faudra attendre cependant Calvin (donc la deuxième génération de la Réforme) pour saisir que ce n'était pas seulement la théologie et l'Eglise qui devaient être réformées, mais la vie de l'homme dans sa totalité. Tandis que Luther avait

affirmé l'autorité de la Parole de Dieu sur la théologie et l'Eglise, Calvin enseigne l'autorité de la Parole de Dieu sur tout le créé.

Malheureusement, ce que Calvin avait redécouvert dans l'Ecriture, ce que j'appelle « l'autorité universelle du Seigneur », les protestants l'ont oublié pour retourner au luthéranisme. Je ne veux pas dire par là que Luther ne serait pas allé dans le sens de Calvin, je dis simplement que Luther avait une tâche centrale à accomplir, tâche qu'il a d'ailleurs accomplie, mais qu'il n'avait pas développée. C'est ce que devait faire Calvin, et qu'il a fait. Si l'on revient de Calvin à Luther, on revient en arrière ; ce qu'il faut, c'est alors poursuivre dans la ligne de Luther, puis de Calvin, et voir ce que Dieu nous demande à nous de vivre dans le domaine de la pensée théologique et de la vie de l'Eglise, et dans tous les divers domaines de l'existence.

Deux hommes ont continué dans la lignée de Calvin et de Luther. Ces hommes sont Abraham Kuyper au XIX^e siècle et Herman Dooyeweerd au XX^e siècle.

Nous devons, dans le domaine de l'éthique, suivre la Parole de Dieu. Il arrive, hélas, qu'à notre insu nous soyons dominés par des traditions qui sont venues s'infiltrer dans la vie chrétienne sans que nous en ayons pris conscience. Il y a une sorte d'autocritique qui doit amener l'Eglise et les chrétiens à vérifier ce que signifie vivre selon la Parole de Dieu. Il faut aussi veiller à ce qu'il n'y ait pas infiltration, à un moment ou à un autre, d'une autorité, d'une norme, d'une pensée ou d'une idéologie étrangères. Nous risquons de vivre dans un certain syncrétisme entre ce qui vient de Dieu et de sa Parole et ce qui peut venir d'une idole ou d'une idéologie étrangères, et qui peut, par voie de conséquence, être opposé à la Parole de Dieu.

Je crois que, dans le domaine du mariage et de la vie sexuelle, beaucoup de chrétiens vivent non pas selon la morale

biblique, mais selon la morale que l'on pourrait appeler morale bourgeoise ou victorienne. Vous savez que la reine Victoria a imposé à l'Angleterre un certain style de vie. Nous sommes tellement imprégnés par la morale bourgeoise et victorienne que nous agissons non pas selon ce que dit la Bible, mais suivant ce qui s'est infiltré en nous de cette morale bourgeoise.

Je sais combien il est difficile à l'heure actuelle de faire une étude biblique sur le Cantique des cantiques. Automatiquement, vous vous heurtez à une réaction victorienne, et même des non-bourgeois ont dans l'esprit la morale bourgeoise, ce qui fait que l'on n'a plus la liberté d'écouter ce que Dieu dit dans le domaine de la vie conjugale aussi bien que dans le domaine de la vie sexuelle, entendue au sens large. Voilà un exemple de morale où nous devons nous libérer des idoles victorienne et bourgeoises pour retrouver vraiment ce que la Bible dit. Nous arrivons même à la fin par lire la morale bourgeoise que nous avons dans la tête et, au lieu d'écouter ce que la Bible dit, nous mettons dans la Bible ce qui ne s'y trouve pas.

Autre exemple. Vous savez que dans le domaine de la réflexion théologique, on s'en est pris à ce que l'on appelle à juste titre la scolastique. La scolastique a été développée au Moyen Age. L'idée de la scolastique est qu'il y a plusieurs domaines superposés, avec le domaine de la raison et de la nature en bas, et le domaine de la grâce et de la foi en haut, et le domaine de la nature et de la raison est livré d'une manière immanentiste aux hommes. Donc, l'homme réfléchit et Dieu n'a pas à intervenir ; Dieu n'a rien à voir dans ces raisonnements. Quand on passe du domaine de la nature au domaine de la grâce, alors la foi doit intervenir et Dieu a son mot à dire. Vous comprenez bien que cette dichotomie a quelque chose d'antibiblique, parce que Dieu est le souverain Seigneur de l'ensemble du créé et qu'il est aussi bien le souverain Seigneur

de notre raison que de notre foi. Nous ne pouvons pas réserver à la raison un domaine qui serait autonome par rapport à Dieu et à sa révélation. Comme si l'homme, dans un des domaines, par exemple la raison, avait à s'écouter lui-même sans écouter la Parole de Dieu et ce que révèle Dieu. Nous avons là une sorte de dichotomie.

Beaucoup de penseurs et de théologiens sont passés de la scolastique (avec la métaphysique scolastique) à l'existentialisme sans vouloir remarquer que l'existentialisme était un humanisme immanentiste, tout autant que certaines formes de la scolastique. Il est alors tombé de la scolastique à l'existentialisme et je dirais que la Parole de Dieu peut être tout autant faussée par l'existentialisme que par la scolastique.

Nous devons donc, dans la situation du monde immanentiste, quitter tout motif de base immanentiste, sinon nous sommes perdus d'avance. Si nous nous servons de préjugés immanentistes, ou scolastiques, ou existentialistes, nous n'aurons pas pour lutter les armes spirituelles que Dieu nous donne dans sa Parole. Actuellement, l'Eglise est en position de faiblesse. Elle a en elle-même, si j'ose dire, une cinquième colonne au service de l'adversaire. Or, le propre d'une cinquième colonne, c'est qu'on ne la voit pas. A partir du moment où elle est repérée, elle ne peut pas vraiment agir. Si une cinquième colonne est repérée, elle a perdu de sa force, car c'est tant qu'elle est masquée, tant qu'elle n'apparaît pas, tant qu'elle n'est pas discernée qu'elle a toute l'efficacité du pouvoir. A partir du moment où elle est discernée, l'ennemi n'a plus dans les rangs de l'Eglise le complice ou les complices qu'il pourrait avoir. C'est pourquoi, dans le monde sécularisé et immanentiste, il nous faut rejeter tout pacte, toute alliance avec des *a priori* immanentistes. Cela exige un grand discernement.

Dans le domaine de l'éthique, il n'y a pas de doute qu'avec l'invasion de l'érotisme, dans un sens très large, les chrétiens

ont à vivre dans un monde où grouillent toutes sortes de données concernant le mariage, la vie sexuelle, le rapport entre les hommes et les femmes. Nous n'avons pas à fermer les yeux, nous sommes dans cette situation-là.

Un très grand danger est d'aller à contre-courant. En allant à contre-courant, on est encore dans le courant. Si on lutte contre la vague de l'érotisme par une contre-vague d'anti-érotisme, on ne sera pas dans la fidélité à la Parole de Dieu. Ce qu'il nous faut faire, c'est voir ce que Dieu nous révèle sur la vie conjugale, concernant par exemple le célibat, ou la relation entre les hommes et les femmes dans l'Eglise. C'est seulement en discernant ce que Dieu nous révèle que nous pourrions avoir une attitude fidèle. Il ne s'agit pas d'aller en sens inverse, il s'agit de voir dans quel sens nous devons aller. Je dirais que c'est hors des sentiers contemporains et hors de la bourgeoisie victorienne que les chrétiens redécouvriront leur fidélité dans la vie conjugale et dans les relations entre les sexes. Il nous faut discerner et rechercher dans la prière, dans la méditation de l'Ecriture, dans la communion de l'Eglise fidèle ce que Dieu nous demande, et c'est là notre responsabilité.

Il y a donc un danger de la tradition et un bien de la tradition. Le danger de continuer sans autocritique dans ce que nous croyons être chrétien dans la tradition victorienne ou la morale bourgeoise que nous charriions avec nous, peut-être inconsciemment, est certain. Vous savez ce que les pharisiens avaient fait du sabbat : un carcan, un joug pesant. Le sabbat a été établi dans son plein sens par Jésus-Christ. Les pharisiens n'avaient pas une attitude critique par rapport à la tradition. Nous devons nous poser la question : ma manière de vivre le sabbat est-elle la vraie manière, suivant ce que Dieu nous demande ? Ne me suis-je pas laissé infester par l'inoculation inconsciente de préjugés qui viennent des hommes et non pas de la Parole de Dieu ?

En même temps, il y a un bienfait de la tradition : au fur et à mesure que passent les siècles, Dieu fait connaître à son peuple certaines choses à partir de l'Ecriture sainte. Donc, la tradition nous apporte quelque chose, un regard plus profond, plus sérieux, plus total vers l'Ecriture sainte.

Il y a donc le danger de rejeter la tradition sans en prendre le bienfait quand elle est conforme à la Parole de Dieu. Puis il y a le danger de prendre la tradition sans l'avoir réexaminée à la lumière de la révélation scripturaire.

4. L'antithèse chair-esprit

L'antithèse chair-esprit risque de nous conduire dans l'erreur. Si nous assimilons la chair au corps et si nous assimilons l'esprit à l'âme, nous tomberons dans une antithèse corps-âme.

Cette antithèse a eu ses jours fastes au Moyen Age lorsque les chrétiens considéraient, sous l'influence philosophique grecque, que l'âme doit triompher en nous et l'emporter sur le corps, et que le corps devait, lui, être vaincu, et en quelque sorte même être annulé par l'âme. Mais l'antithèse chair-esprit n'a absolument rien à voir avec l'antithèse corps-âme.

Pour aller immédiatement à l'essentiel, je dirais que l'âme rebelle à Dieu est charnelle et que la résurrection du corps est spirituelle. Autrement dit, il ne s'agit pas d'une antithèse corps-âme, mais au fond de la même antithèse dont je parlais tout à l'heure en commençant, à savoir l'antithèse péché-grâce.

La chair, c'est la créature tombée sous l'emprise du péché, mais aussi bien la créature dans son âme que dans son corps. Et la grâce, c'est ce qui est de l'esprit et aussi bien dans le corps que dans l'âme. Donc, quand Paul emploie l'antithèse chair-esprit, en réalité il prend l'antithèse biblique fondamentale péché-grâce. Le tout, c'est que le péché soit vaincu et que la grâce triomphe. Nous sommes dans une période de confusion, et c'est pourquoi la réflexion doit être conduite avec précision. Il ne faut pas confondre morale chrétienne et morale révolutionnaire. Evidemment, la morale chrétienne ne se confond pas avec la morale bourgeoise, mais de là à dire que la morale chrétienne doit être une morale antibourgeoise et, par

conséquent, une morale révolutionnaire, c'est une autre affaire. Nous devons découvrir quelle est la morale chrétienne en nous efforçant de ne pas nous laisser influencer, soit par la morale bourgeoise, soit par la morale révolutionnaire.

La question de l'antithèse est fondamentalement la même tout au long de l'histoire, c'est-à-dire que tant que durera l'histoire, il y aura antithèse entre le péché et la grâce, il y aura antithèse entre les principes bibliques et les principes étrangers. Mais la situation est constamment mouvante. En Occident, les chrétiens s'étaient plus ou moins habitués à l'ère constantinienne et cette dernière s'est arrêtée aux environs de la Première Guerre mondiale. Là on a commencé à sortir de cette ère et maintenant on en est carrément sorti avec une nouvelle religion de l'Occident : le sécularisme. Pour ma part, je préférerais dire que c'est l'humanisme, c'est-à-dire une religion où l'homme est au centre, la religion de l'homme idéal. Jésus-Christ, déguisé en l'Homme idéal, est vraiment le Seigneur, le Dieu, l'idole d'aujourd'hui. Certains chrétiens invitent les gens à devenir humanistes pour rencontrer les humanistes sur leur propre terrain. L'on prétexte bien souvent la parole de Paul, qui dit qu'il faut se « faire tout à tous ».

Se faire tout à tous voudrait dire que dans chaque situation nouvelle il faut savoir adopter les principes nouveaux de manière à être de plain-pied avec ceux que l'on veut atteindre. Or, Paul ne veut pas dire cela. Il veut nous faire comprendre que si nous parlons avec des philosophes il nous faut essayer de prendre un vocabulaire philosophique, que si nous parlons à des gens très simples il nous faut prendre un vocabulaire très simple, et même, peut-être, une traduction simple de la Bible que l'on appelle la Bible en langage courant. Il est sûr que nos contemporains ont un langage réduit qui comporte en tout 1500 à 2000 mots, et la traduction de la Bible en français courant peut nous aider à nous faire à cette mentalité de gens au vocabulaire réduit. Dans ce sens-là, nous devons nous faire

tout à tous, ce qui ne veut pas dire qu'il faille accepter les principes de ceux auxquels on s'adresse.

L'Évangile vient vers tout homme en antithèse avec le péché dans lequel il vit pour le faire passer du royaume du péché au royaume de la grâce et du royaume des ténèbres au royaume de l'admirable lumière. Il y a donc un double mouvement que nous devons constamment voir, un mouvement d'approche où nous nous faisons « tout à tous », et en même temps un mouvement d'antithèse où nous opposons les principes chrétiens, les principes de la Bible, aux idées et aux idoles du jour.

Si nous ne devons pas aller vers l'humanisme, nous ne devons pas non plus aller vers l'antihumanisme, c'est-à-dire prendre comme mot d'ordre le mot d'ordre de l'humanisme, mais en l'inversant. Nous n'oublions pas que c'est au Christ que nous devons ramener toutes les pensées et toutes les vies captives.

Nous parlerons maintenant brièvement d'une œuvre qui est caractéristique d'une certaine pensée contemporaine : il s'agit de l'ouvrage de Harvey Cox intitulé *La Cité séculière*. Cette œuvre a été traduite en français. C'est une œuvre qui lentement, mais hélas sûrement, est en train d'envahir un certain nombre de chrétiens contemporains, et même des chrétiens qui ignorent et le nom et l'œuvre de Harvey Cox. C'est une pensée qui est diffusée et beaucoup se laissent glisser, influencer par elle. Harvey Cox est d'ailleurs un peu au confluent de certaines autres pensées. Mais, par rapport à l'éthique, Cox a une très grande influence parce que, en réalité, toute son œuvre est une œuvre d'éthique. Il invite ainsi les chrétiens à vivre d'une certaine manière. Nous allons exposer l'œuvre de Cox. Il nous faut vraiment connaître cette pensée, car elle est très diffusée aujourd'hui. Nous devons bien la connaître, mais nous devons aussi la combattre.

Vous savez que des gens prônent l'ignorance. Il nous faut savoir ce que les hommes pensent, car c'est par rapport à ces pensées, au milieu desquelles nous vivons, que nous pourrions voir la force, l'originalité et la lumière qu'apporte l'Écriture sainte. Il nous faut connaître les courants de la pensée contemporaine, car ils ont une emprise considérable sur un grand nombre de gens. Cox fait tout d'abord une constatation et il finit par la description du monde dans lequel nous vivons, le monde du dernier tiers du XX^e siècle. Cox décrit ce monde et dit que ce qui caractérise l'homme de ce monde, c'est que l'homme veut être son propre monde, qu'il entend construire sa propre cité, la cité humaine, dégagée de toute religion, de toute métaphysique, et l'homme va se servir pour édifier cette cité humaine de la science et des techniques. La religion, en tant qu'elle s'occupe de ce qui n'est pas de ce monde, n'a plus sa place dans ce monde ; tout au plus, elle peut occuper la place dans un musée où l'on ira visiter les différentes salles, les différentes métaphysiques, et dont on dira : « Voilà ce que certains hommes ont cru ou pensé. » Mais cette visite ne constituera qu'une visite à quelque chose de mort.

Les Églises sont considérées comme des musées où l'on visite des pièces anachroniques qui n'ont plus leur place dans le temps d'aujourd'hui. Et, en fait, ce qui est métaphysique ne dérange plus personne, ou presque, les gens s'intéressent de moins en moins à ces pièces de musée, sauf ceux qui veulent décrire une histoire passée. Telle est la constatation de Cox : le monde tel qu'il est est un monde où l'homme cherche à édifier une cité vraiment humaine, où il va chercher, grâce à la science et à la technique, un monde de plus en plus habitable, un monde humain où l'homme saisira toutes les ressources de sa pensée, toutes les ressources que le monde peut lui offrir pour édifier cette cité séculière, cette cité d'ici-bas.

Après avoir fait cette curieuse constatation, Cox montre que ce mouvement vers la cité humaniste a des impulsions

bibliques, et parfois on peut déjà en reconnaître dans la Bible les lignes de force. Nous allons voir les trois points de Cox : le désenchantement de la nature, la désacralisation de la politique et la déconsécration des valeurs.

Le désenchantement de la nature

La nature, pour l'homme moderne, est une nature séculière, mais Cox dit que le récit de la création veut témoigner que la nature n'est pas divine. Ni la lune, ni les étoiles, ni le soleil, ni le vent, ni la mer ne sont des divinités, et la nature qui, pour les hommes d'autrefois, pour les hommes du Moyen Age et même pour ceux de la Réforme, était une nature enchantée, peuplée de Dieu et de l'Esprit, s'est sécularisée aujourd'hui. Cox nous dit que si l'on avait été fidèle à la Bible, la nature serait désenchantée. Pour les anciens, pour le paganisme médiéval, la nature était enchantée, elle était peuplée d'esprits. Maintenant donc, le mouvement de sécularisation est un mouvement dans la ligne biblique, puisque déjà le récit de la création désenchantait la nature.

La désacralisation de la politique

Autrefois, l'Etat avait quelque chose de sacré et l'espace était plus ou moins idolâtré. Le livre de l'Exode apprend la désobéissance de l'Etat. Il est une démonstration de ce qu'il n'y a pas de droit divin. Le pharaon, qui incarne l'Etat sacré, le gouvernement de droit divin, est attaqué par le livre de l'Exode et Moïse. Et qu'importe si Moïse est une personne réelle ; ce qui est important, c'est que le livre de l'Exode, en tant que livre, est une dénonciation de la politique et une invitation à la désobéissance par rapport à l'Etat.

La déconsécration des valeurs dans l'alliance du Sinaï

Dans le Décalogue, Cox prend plutôt le deuxième commandement : l'homme n'a jamais cessé d'avoir des valeurs consacrées, des valeurs devant lesquelles il s'incline. Et l'alliance du Sinaï va dénoncer ces valeurs devant lesquelles on s'inclinait et invite l'homme à ne plus se prosterner devant elles.

Il faut que l'homme envoie balader toutes les valeurs établies, car ces dernières sont des idoles, des faux dieux, devant lesquelles l'homme se prosterne. Cox dit que les mouvements de sécularisation sont dans la ligne biblique, car, selon Cox, la Bible désenchanter la nature, désacralise la politique et déconsacre les valeurs. Puis Cox, après avoir en quelque sorte constaté une situation, et après avoir dit que le mouvement dans cette situation était conforme aux lignes de forces, affirme que les chrétiens doivent se réjouir de cette sécularisation. Cox veut chercher la cité humaine. Premier avantage, dit-il, les habitants de la cité humaine qui sont en train d'émerger sont anonymes, mobiles. Cox est heureux de l'anonymat, de cette mobilité. Pourquoi ? D'abord, la loi est liée au passé, tandis que l'Evangile libère de la loi. Le bienfait de l'anonymat est de libérer l'homme des traditions. L'homme anonyme dans la cité moderne est un homme libéré des traditions, il n'est plus attaché à une culture, il est un élément mobile dans l'anonymat général.

Mobile prend ici le sens de détaché. Au fond, quand on est attaché quelque part, on est fixé à ce quelque part et quand on est coupé de ce quelque part, on peut partir, on est détaché, on est libre. Donc, l'homme de la cité moderne est tout à fait, selon Cox, dans la lignée d'un Abraham, qui s'est arraché de son passé, de ses traditions, de ses habitudes. Cette mobilité a aussi un autre avantage, c'est que, comme on n'est plus relié à quelque chose de fixe, et donc qu'on est coupé à la fois du passé et d'une situation stable, on devient tolérant, ouvert aux

autres, parce qu'on s'aperçoit que les hommes pensent et croient autrement et, au fond, tous les hommes devenant de plus en plus mobiles, de plus en plus anonymes et dégagés de tout passé, se rendent compte de l'inanité des valeurs établies.

Cox voit dans le Dieu mouvant d'aujourd'hui un Dieu opposé au Dieu Baal qui, selon lui, est un Dieu stationnaire, un Dieu de la tradition, un Dieu de la culture fixe, un Dieu de la stabilité. Donc, dit Cox, le Dieu de la Bible est un Dieu entièrement anonyme, indescriptible et mobile. Et l'homme, dans son anonymat, va dans le sens divin, dans le sens de Dieu.

Après avoir parlé d'anonymat et de mobilité en ce qui concerne cette cité qui émerge, Cox en vient au style culturel de cette cité séculière. Il décrit ce style culturel comme étant à la fois pragmatique et profane. Pragmatique, cela veut dire que l'homme va voir ce qui est efficace, utile, rentable, et au fond c'est l'expérience qui va le guider et non plus la métaphysique et la religion. Il n'y a plus, dit Cox, et il n'y a pas de vérité au sens absolu et fixe, mais des vérités toutes relatives, des vérités diverses selon les besoins et les occasions. Et l'homme, à travers ces vérités diverses, à travers ces changements de situations dus à la mobilité, découvre lui-même qu'il est la source du sens. Vous savez que c'est un des mots clés de la pensée contemporaine que le mot « sens ». Eh bien ! l'homme donne un sens à tout. Cox dit que c'est tout à fait biblique et il prend même un passage de la Genèse, chapitre 2, lorsque l'homme nomme les animaux. En les nommant, il leur donne un sens. Le monde est le domaine de l'homme et c'est ce dernier qui ordonne la création ; plus l'homme devient mûr, plus il cesse d'être enfant, pour accéder à la maturité, plus il pourra ordonner l'univers, donner un sens à cet univers cahoteux et absurde dans lequel il se trouve. C'est l'homme qui est le créateur de l'ordre et du sens, parce que c'est lui qui, en nommant les choses, leur apporte un sens, une signification. Cox, après cela, se demande où est la place de la théologie.

La nouvelle théologie sera essentiellement une théologie de changement social. Ce qui importe, c'est d'apprendre aux hommes, et en particulier aux chrétiens, à renoncer au passé et à fixer l'avenir. C'est pourquoi la théologie moderne devient une théologie de la révolution. Ce qui est établi, ce qui est passé, est mauvais ; ce qu'il faut, c'est esquisser la cité nouvelle de l'avenir qui, au fond, se confond avec le royaume de Dieu. Disons que le royaume de Dieu va dans le sens du royaume de l'homme, et finalement l'important est donc d'aider les hommes à découvrir ce royaume qui doit être le leur et qui est décrit dans l'Écriture sainte.

Qu'est-ce que le péché, en effet, sinon en rester au passé ? Qu'est-ce que la conversion, au contraire, sinon aller vers l'avenir ? Au fond, il n'y a que deux espèces d'hommes : les hommes immobilistes qui s'en tiennent à ce qui est établi, et les hommes nouveaux, les hommes de l'avenir, les révolutionnaires, qui veulent transformer la situation de l'homme et changer une situation passée mauvaise en une situation nouvelle qui soit bonne. En cela, l'Eglise est un peuple en marche, un peuple précurseur de l'humanité du futur, donc son rôle est d'être l'avant-garde de l'humanité en marche vers la réalisation du royaume de l'homme qui se confond avec celui de Dieu. La théologie a pour but de promouvoir cette avant-garde, de lui donner des pensées et des mots d'ordre. Ainsi, la théologie, en tant que théologie révolutionnaire, a une place importante, puisque c'est elle qui contribuera puissamment à la dynamisation de ce mouvement de l'homme vers le royaume de l'homme.

Comment l'Eglise va-t-elle procéder ? Il faut d'abord qu'elle prêche la bonne nouvelle de l'ordre nouveau, de ce royaume de l'homme, il faut annoncer aux hommes qui vont vers cette cité humaine et fraternelle que tout sera au mieux, que tout ira bien. L'Eglise doit annoncer cette bonne nouvelle. Elle doit la prêcher, non seulement dans les prédications, mais

aussi dans ses proclamations et ses manifestations, ou encore dans ses confessions de foi. Elle doit prêcher cette bonne nouvelle dans ses catéchèses auprès des enfants et des jeunes gens, mais aussi auprès des adultes.

Ensuite, il faut réconcilier un peuple enfant immobile encore trop attaché au passé avec l'idée d'ordre nouveau. C'est là que l'Eglise a un rôle important de guérison, rôle d'autant plus important que les hommes, par leur force d'habitude ou par leur routine, les attaches qui les relient au passé, sont par trop immobilistes. Il faut donc parvenir à implanter en eux, par des opérations ponctuelles, ce dynamisme indispensable à la guérison de cette nostalgie du passé, afin que l'homme soit projeté vers l'avenir, afin qu'il accepte d'être l'avant-garde de cette humanité à venir.

Enfin, avec son œuvre de prédication et de guérison, il faut que l'Eglise concrétise déjà le nouvel ordre et implante ça et là, partout où elle le pourra, des fibres de l'ordre nouveau, comme le dit Cox. Il faut dresser dans ce monde présent (qui doit disparaître) les signes de l'ordre nouveau qui est à venir. Et, dans cette théologie de Cox, il est question de Dieu, mais de vrai Dieu, d'un vrai Dieu dont il ne faut pas parler religieusement parce que c'est du temps perdu (cela n'a aucun sens, car se rapportant à un monde qui n'existe pas), mais dont il faut parler politiquement. Il faut donc que tout discours parlant de Dieu soit un discours politique, et c'est en fonction de son engagement politique qu'un homme peut correctement parler de Dieu. Parlant alors de l'avenir qui vient, de ce qui bouge, parlant ainsi dans le concret d'une situation à dépasser pour parvenir à une situation nouvelle, Cox dit et pense que c'est cela le vrai Dieu, le Dieu d'Abraham, ce Jésus de Nazareth.

Le Dieu de la Bible, c'est ce Dieu qui appelle l'humanité à se mettre en marche vers le royaume, c'est un Dieu qui quitte

la situation présente pour aller vers l'avenir. Dans ce cas seulement, l'homme a une vraie responsabilité et une vraie liberté.

5. Critique de la cité séculière

Je donnerai quelques critiques de détail qui peuvent avoir une importance. Un des mots clés de l'ouvrage de Cox, c'est le mot « libération ». Au reste, bien souvent, dans les ouvrages de certains théologiens ou penseurs chrétiens contemporains, on voit s'établir une sorte de confusion entre la libération dont parle la Bible, et en particulier l'Evangile, et toutes les libérations (qu'elles soient fondées ou prétendues) dont parlent les hommes de notre temps. On peut dire que cette confusion est au fond une confusion dans la pensée. Par exemple, nous savons que les voitures roulent sur des roues, mais cela ne veut pas dire que tout ce qui roule sur des roues est forcément une voiture. Au fond, à lire Cox et d'autres hommes qui partent sur cette pensée, on dirait que lorsqu'il est question quelque part de libération, c'est de la libération dont parle l'Ecriture sainte. C'est vrai que l'Evangile libère les hommes, mais, à l'inverse, tout ce qui nous est affirmé et présenté comme libérant les hommes n'est pas forcément l'Evangile.

Sur un autre point, on peut critiquer Cox en ce sens qu'il attaque (et il a en partie raison) un christianisme qui s'identifie à telle forme passée de la culture occidentale, mais est-il réellement en position de force pour mener cette critique quand lui-même identifie la pensée chrétienne au courant séculier actuel ?

En réalité, il est exact que nous devons toujours nous efforcer de vivifier notre pensée, de voir si nous ne lui avons pas introduit plus ou moins des éléments de telle ou telle culture. Il ne faut pas bloquer l'Evangile ou encore la Parole de Dieu avec une forme de culture ambiante. On a reproché à l'Eglise catholique d'avoir autrefois unifié le trône et l'autel ;

il ne faut pas unifier aujourd'hui « la faucille et le marteau » et « l'autel ». Nous courrons toujours le risque d'identifier l'Evangile avec telle idéologie ou d'amalgamer l'Evangile avec telle idéologie qui nous tente et nous paraît avoir une certaine vérité. Nous devons prendre garde à ce genre d'amalgame et d'identification.

Puis Cox, comme d'autres, nous invite à faire ce qu'il appelle une « lecture du monde » dans lequel nous vivons. Là, si nous rapprochons la Bible et le monde, il nous faudra voir lequel des deux doit projeter sa lumière sur l'autre. Devons-nous lire notre Evangile à la lumière du monde ? Ou devons-nous lire le monde, pour prendre l'expression de Cox, à la lumière de l'Evangile ?

Vous comprenez que les résultats ne seront pas du tout les mêmes. Si nous lisons l'Evangile à la lumière du monde, nous allons plus ou moins défigurer l'Evangile. Si, pour l'évangélisation et le témoignage, nous rapprochons l'Evangile et le monde dans lequel nous vivons, il faudra que ce soit notre lecture de l'Evangile qui éclaire notre compréhension du monde et non pas le monde qui nous fasse lire l'Evangile à sa lumière.

Cox, dans certains cas, prend, s'empare de tel ou tel passage de la Bible qui peut aller plus ou moins dans son sens et, le sortant de son contexte total, de son contexte biblique, en fausse le sens. Certes, il est beaucoup question de libération dans le monde contemporain (et surtout depuis une cinquantaine d'années³), mais le tout est de savoir si nous allons comprendre les libérations dont nous parle la Bible à la lumière des libérations dont il est tant question aujourd'hui.

De même, nous trouvons le mot « réconciliation ». Cox nous dit que la Bible est le livre de la réconciliation fondamentale de Dieu avec les hommes. Il agit avec sa Bible comme le

³ N.D.E. Pierre Courthial dit cela au début des années 1970.

ventriloque avec sa poupée. Comme le ventriloque fait croire que c'est la poupée qui parle, il veut nous faire croire que, lorsqu'il parle, c'est la Bible qui parle. Mais attention, nous ne devons jamais utiliser la Bible comme le ventriloque utilise sa poupée, car nous avons à écouter la Bible, et non pas à lui faire dire ce que nous voulons qu'elle dise.

J'aimerais maintenant faire une critique plus fondamentale de Cox. Je pense que nous pourrions récupérer un certain nombre de ses affirmations exactes. Quand nous lisons, nous chrétiens, un auteur ou un écrivain, il nous faut rechercher ce qu'il y a de bien ou ce qui est erroné dans la ligne fondamentale de ce philosophe, de ce théologien. Nous devons, selon les principes de saint Paul, examiner toute chose, retenir ce qui nous paraît bon. Il y a toujours, en effet, dans les œuvres d'un écrivain, quelque chose de bon à retenir, qui permet de faire passer cette philosophie ou cette théologie. Nous ne devons pas rejeter tout en bloc, et même si nous rejetons la pensée fondamentale, nous devons quand même rechercher dans cette pensée quels sont les éléments que nous pourrions retenir et ne pas hésiter à citer tel ou tel poète païen. Cela ne veut pas dire pour autant que l'on fait siens des éléments fondamentaux de la pensée de l'auteur, mais cela veut dire que l'on reconnaît tel ou tel détail comme valable.

Il y a une peinture de ce monde sécularisé qui est, en bien des points, exacte. Il est vrai que, dans ce dernier tiers du XX^e siècle, nous sommes dans une société où nous allons devoir apporter les témoignages de Jésus-Christ constituant la Parole de Dieu dans un monde sécularisé. Nous vivons dans une société qui pèse d'autant plus sur l'ensemble des hommes qu'elle a ses caractères d'anonymat. Nous sommes dans un monde où règne l'anonymat, chose redoutable, car il fait de l'homme un être plus ou moins abstrait, tandis qu'à l'être réel on ne prête plus aucune attention. L'anonymat dans une société l'empêche d'être réellement humaine, car empêchant

tout contact ; les hommes vivent les uns à côté des autres, ne se connaissant pas, ne communiquant pas entre eux. Ce phénomène est réel, et là Cox a raison quand il décrit notre société comme une société à caractère anonyme. Un élément de son diagnostic me paraît tout à fait fondé.

Il y a aussi la question de la mobilité. On parle beaucoup aujourd'hui de travailleurs émigrants et je dirais que ce phénomène n'est qu'un aspect de la mobilité, de la migration de la population humaine, les gens ne se situent plus ici ou là. A cause de cette mobilité humaine, il règne une ressemblance entre tous les hommes et leurs modes de vie. On peut envisager que d'ici à une vingtaine d'années, on trouvera dans le monde entier les mêmes costumes, les mêmes habitations, les mêmes nourritures ; il y aura la même façon de prendre les choses ; avec les moyens d'information, les mass média, il y aura de plus en plus d'êtres semblables les uns aux autres.

Ce phénomène de la migration va rejoindre celui de l'anonymat, rendant les hommes de plus en plus indifférents.

A la limite, on en arrivera à tendre vers un monde où il y aura de plus en plus de déplacements : déplacements non seulement dus à la politique (du fait qu'il y a de plus en plus de déportations d'un pays à un autre), mais encore au fait que les hommes n'ont plus d'endroits pour reposer en sécurité leur tête et qu'ils sont donc errants. En cela, nous rejoignons l'Écriture sainte lorsqu'elle compare les hommes à des vagabonds et des errants.

Anonymat, mobilité, voilà des éléments de la vision de Cox qui sont exacts, que l'on peut retenir, et auxquels on peut ajouter les caractères pragmatiques de notre civilisation : les hommes tendent à la recherche de ce qui est de plus en plus utile, de ce qui est efficace. On s'occupe, en un sens, non de savoir si l'idée est vraie ou non, mais plutôt de savoir si elle est utile ou non.

Le philosophe américain William James, le fondateur du pragmatisme, n'imaginait sans doute pas, à la fin du XIX^e siècle ou au début du XX^e siècle, faire autant de petits. Il ne pensait sans doute pas qu'il y aurait une sorte de pragmatisme généralisé dans la civilisation. Disons donc que Cox a eu une certaine vision intuitive et juste des tendances principales de la civilisation occidentale contemporaine, civilisation occidentale qui ne se borne pas simplement à l'Occident mais qui s'empare aussi de tout ce qui n'est pas l'Occident. Le phénomène de la décolonisation n'a finalement nullement atténué cette forme d'uniformisation, je dirais même que, sur certains points, elle l'a accélérée.

Nous sommes dans un mode anonyme, mobile, où les hommes ne cherchent plus que ce qui rapporte, ce qui est utile et efficace. C'est là le caractère pragmatique de notre civilisation.

Essayons de voir, cependant, si l'Eglise, si les chrétiens ne sont pas en partie responsables de l'accélération de cet état de choses. Vous savez que Paul parle de ce qu'il appelle les puissances de l'air ; et c'est vrai, il y a ce qui s'appelle « l'air du temps ».

Il y a des puissances dans l'air de notre temps, et ces puissances, comme toutes les puissances invisibles, ont ceci de redoutable qu'elles passent inaperçues, tout comme le diable est assez habile pour ne pas se manifester de manière discernable. Ces puissances savent, en quelque sorte, se faire respirer, comme l'on respire l'air. Ainsi peuvent-elles pénétrer dans l'Eglise, dans les cœurs des chrétiens, sans que ceux-ci s'en rendent compte.

Et là, je voudrais pousser la critique plus loin et dire qu'il ne s'agit pas uniquement de l'Eglise et des chrétiens en général, mais que sont également infestés par les puissances de l'air les « évangéliques ». Il y a des milieux évangéliques où l'on manifeste une véritable piété évangélique le dimanche ou à

différentes heures de la journée dans la vie privée, ou la vie familiale, mais où aussi, sans y prendre garde, pénètrent ces puissances de l'air du temps (vie professionnelle, vie civique ou vie scientifique). C'est à cela que nous devons faire attention, en tant qu'« évangéliques », précisément parce que nous sommes invités par la Parole de Dieu au discernement des esprits. Cela doit nous aider à discerner les puissances de l'air, alors que peut-être nous les suivons et les servons dans certains domaines de notre existence, dans certains jours de notre vie. Cela peut aller très loin.

Tel professeur de théologie peut être tout à fait « évangélique » dans sa piété, mais en même temps peut accepter sans y prendre garde, dans l'exégèse biblique, le sécularisme ou les points de vue du rationalisme. Il y a ici une sorte de dichotomie qui s'établit. On est de cœur « évangélique », mais en fait, dans la réalité de la vie, dans la poursuite de la recherche scientifique, dans la vie civique, on est devenu séculier, on s'est livré, sans s'en rendre compte, aux puissances qui se trouvent dans l'air du temps.

Aujourd'hui, précisément, les « évangéliques » ont à lutter sérieusement contre leur acceptation, parfois inconsciente, de cette dichotomie. Pour certains, il y a une vie évangélique dans la prière, dans la lecture de la Bible ou dans la célébration du culte dominical ou familial, puis, dès lors que l'on est engagé dans un métier, une profession, on suit ce que l'on croit être les règles de la profession, sans les examiner, sans les critiquer.

Au fond, un chrétien doit toujours se demander, dans sa vie professionnelle, dans sa manière de conduire son métier, s'il est fidèle à la Parole de Dieu. On doit toujours se préoccuper de savoir si l'on exerce son métier selon la Parole de Dieu ou si, sans y avoir prêté suffisamment attention, on se laisse aller dans le domaine de la vie professionnelle à ces puissances qui sont dans l'air. La « pastorale » ne concerne pas que les pasteurs, mais aussi tous les chrétiens. Il ne s'agit pas de

mettre une barrière entre le domaine spirituel, les choses spirituelles, et le domaine professionnel, la vie dans un métier. Le propre de la pastorale, au contraire, c'est de faire attention à *tous* les aspects de l'existence.

Le danger pour un chrétien n'est pas tant de manquer de piété que de ne pas voir les conséquences de sa foi, les exigences de la Parole de Dieu en ce qui concerne sa vie professionnelle. Il est très important qu'un pasteur aborde devant ses fidèles les problèmes de la profession, non pas du tout dans leur aspect technique (pour lequel il peut manquer de compétence), mais bien plutôt dans les implications que l'Evangile a dans la conduite de la vie professionnelle. Nous pourrions d'ailleurs dire la même chose pour la vie civique, c'est-à-dire pour la fidélité du chrétien face au domaine politique ou pour la recherche scientifique.

Ainsi, quand Cox nous décrit le monde sécularisé, non seulement sa description est juste, mais nous pouvons encore pousser plus loin et dire que cette sécularisation produit des effets dans l'Eglise, parmi les chrétiens.

Je ne sais pas si nous pouvons vraiment voir et découvrir les racines, dans le temps, des premières manifestations chronologiques de cette dichotomie, mais, en tous les cas, il semble que le domaine de la sécularisation commence avec saint Thomas d'Aquin, car ce dernier établit cette dichotomie, qu'il n'a d'ailleurs ni critiquée, ni examinée, comme allant de soi. Saint Thomas considère comme allant de soi qu'il y a le sacré et le profane, la foi et la raison, l'Eglise et le monde, la théologie et la philosophie, l'âme et le corps, le clergé et les laïcs, la grâce et la nature...

Vous savez que saint Thomas est un des plus brillants esprits que l'Eglise ait connus, et la pensée thomiste a beaucoup d'aspects solides. Je crois que c'est une bonne chose quand on a le courage de s'intéresser à la pensée de saint Thomas. Il a écrit deux sommes : *La somme théologique* et *La somme contre les*

gentils. Ces deux « sommes » sont des monuments que l'on ne peut pas connaître à fond, pas même les spécialistes de la philosophie thomiste, tels par exemple les Français Etienne Gison et Jacques Maritain qui, eux-mêmes, ne prétendent pas avoir sondé tous les aspects de la pensée thomiste. Cependant, dès que l'on aborde cette pensée, on s'aperçoit qu'elle repose sur cette dichotomie.

Saint Thomas a un domaine de la foi qui est un domaine surnaturel où Dieu parle avec autorité, et puis il y a le domaine de la raison. Quand il utilise sa raison, il l'utilise d'une façon autonome. Il y a en fait, dans saint Thomas, deux plans : le plan de la surnature (le plan de la foi où Dieu et sa Parole règnent) et le plan de la nature et de la raison (plan où règne la philosophie rationaliste qui emploie des démonstrations d'ordre purement rationnel). Ainsi, sans le vouloir, saint Thomas a-t-il posé les bases du phénomène de la sécularisation dans laquelle nous vivons. Le phénomène s'est alors poursuivi dans le temps.

Après saint Thomas, que va-t-il se passer ? La pensée séculière va essayer de faire gagner des points à la part profane. Et c'est ainsi que l'on va réduire de plus en plus le domaine sur lequel la Parole de Dieu est souveraine. Il y aura alors un domaine où l'homme, avec sa raison, ses préjugés et ses *a priori*, va exercer et mener les choses de plus en plus souverainement. C'était très grave d'établir que dans le domaine de la grâce règne la Parole de Dieu et que dans le domaine de la nature règne la raison humaine, car peu à peu, et à la suite de saint Thomas, le domaine de la raison humaine va s'étendre et s'ériger lui-même en souverain.

Le domaine de la sécularisation est un domaine où l'homme, sa raison, ses préjugés, dominant de plus en plus. La critique que l'on peut faire de Cox est la suivante : Cox consi-

dère au fond que le domaine de la sécularisation est un phénomène irréversible, que l'on atteint un point de non-retour, et que, désormais, la sécularisation est un fait acquis.

Cox nous invite non pas à rejeter la sécularisation dans son principe, mais, au contraire, à nous incliner devant le fait de la sécularisation qui est irréversible. Il réclame que la théologie se sécularise, que l'Eglise se sécularise, que la vie chrétienne se sécularise. A la limite, il va falloir présenter une Eglise, une théologie et même une Bible profane, sans Dieu. Ainsi, dans certains milieux « chrétiens », on préconise la lecture profane de la mort de Dieu, une lecture de la Bible où Dieu disparaît, où Dieu s'efface, et donc où l'homme va s'efforcer de retenir ce qui peut lui paraître encore valable dans ce que dit la Bible. Lecture profane de la Bible : on ne peut plus croire alors en la grâce de Dieu, en toutes ces choses que l'homme contemporain n'admet pas. Il faut que l'Eglise présente au monde une pensée sécularisée. C'est très redoutable, car jamais dans l'Ecriture sainte il n'y a reconnaissance d'une opposition entre un domaine qui serait sacré et l'autre qui serait profane.

Selon l'Ecriture sainte, tout est à Dieu, tout est donc sacré, tout lui appartient de droit. Il n'y a pas un seul aspect de la vie humaine, un seul point de l'existence qui puisse être autonome par rapport à Dieu, comme l'avait très bien dit le théologien Abraham Kuyper au XIX^e siècle : « De tous les domaines de l'existence, Jésus-Christ affirme : c'est à moi. » Nous trouvons cette même idée dans l'épître de Paul aux Colossiens lorsqu'il nous dit : « Tout a été créé par lui et pour lui. » Jésus-Christ a reçu de Dieu le pouvoir souverain sur toutes choses ; il est le roi du monde et de l'univers tout entier, ainsi que de tous les aspects de l'existence humaine.

Il y a une seule antithèse dans la Bible qui n'est pas l'antithèse « sacré-profane », ni même l'antithèse entre telle part de la réalité et telle autre part, mais qui est l'antithèse « grâce-péché ».

Dieu a créé toutes choses alors que le péché a souillé toutes choses. De même, la grâce vise à restaurer toutes choses, alors que le péché cherche à s'étendre partout, sur tous les aspects de la création de Dieu. La grâce mène alors un rude combat afin d'être victorieuse du péché dans tous les domaines de l'existence.

Il nous faut remonter à la source, bien au-delà de Cox, jusqu'à saint Thomas d'Aquin et dire qu'il n'y a pas de dichotomie. Il n'y a pas un domaine de Dieu et des domaines indépendants de lui. Il n'y a pas un domaine appartenant à la Parole de Dieu et un domaine appartenant à l'homme (à sa raison, à sa volonté). Mais tout est au Seigneur, le Tout-Puissant (Père, Fils et Saint-Esprit). Ainsi quand Cox, face à la marée de sécularisation, propose d'accepter le domaine de la sécularisation et de séculariser toute l'Eglise, toute la théologie, il nous faut penser qu'en réalité l'inverse est à faire. Dans un monde qui se dit séculier, il nous faut rechercher un monde qui soit entièrement à Dieu. Il nous faut accepter de repousser le règne des puissances ennemies de Dieu et ce, dans quelque domaine que ce soit.

Là, nous avons une réponse fondamentale à faire à Cox, si nous sommes d'accord sur son diagnostic, à savoir que le monde est de plus en plus sécularisé : ce n'est pas parce que le monde est de plus en plus sécularisé que nous devons séculariser ce qui ne l'est pas encore. Il nous faut opposer le royaume de Dieu (le règne de Jésus-Christ dans tous les domaines) au règne de l'Adversaire (règne des puissances qui sont dans l'air du temps).

Nous touchons là à quelque chose d'important, pour nous « évangéliques », en cette fin du XX^e siècle. Nous avons trop souvent tendance à nous laisser aller à une dichotomie, ce qui est d'ailleurs le propre caractère de ce qu'on pourrait appeler « le piétisme évangélique ». Quand je m'en prends au « piétisme », vous comprenez bien que je ne m'attaque pas à la

vraie piété. Si le piétisme, c'est d'être pieux, nous ne serons jamais assez piétistes. Là n'est pas la question. Le piétisme, c'est la reconnaissance de la souveraineté de Jésus-Christ dans un certain domaine, et non de la reconnaître dans tous les domaines. C'est pourquoi, dans ce sens, le milieu « évangélique » a un gros effort de pensée et d'obéissance à pratiquer. Face à la cité séculière, nous devons être les fervents défenseurs de la cité de Dieu. C'est d'ailleurs ce qu'avait si vivement vu saint Augustin au moment du déclin de l'Empire romain lorsqu'il opposait la cité de Dieu et la cité de la terre. D'autres hommes ont d'ailleurs repris sa pensée : Calvin et Dooyeweerd.

C'est vraiment une grande grâce de Dieu si le XX^e siècle a vu l'apparition de Dooyeweerd. J'irai même très loin : je crois que depuis la Réforme il n'était pas apparu, dans le protestantisme évangélique, une pensée aussi nécessaire que celle de Dooyeweerd.

Je crois que nous ne pouvons pas limiter le domaine de la souveraineté de la Parole de Dieu. La Bible est souveraine dans tous les domaines. Un homme est tenu de se ranger à la Parole de Dieu dans tous les domaines. C'est pourquoi nous avons beaucoup à faire et nous devons nous entraider entre « évangéliques » de tous les pays, de toutes les dénominations, pour affirmer le droit *réel* de la cité de Dieu en face des droits *prétendus* de la cité séculière.

6. Le royaume de Dieu

Vous savez que les trois demandes du Notre Père concernent la gloire de Dieu, non pas sa gloire dans le ciel (celle-ci est éternelle, immuable), mais sa gloire manifestée. C'est pourquoi nous demandons « que son nom soit sanctifié, que son règne vienne et que sa volonté soit faite sur la terre comme au ciel ». La sanctification du nom de Dieu, la venue de son règne, l'exécution de sa volonté, tout cela concerne donc le royaume de Dieu et notre service de ce royaume de Dieu.

Et c'est ainsi lorsqu'il s'agit de l'éthique chrétienne, car c'est bien là son but : « sanctifier le nom de Dieu », vivre pour la venue de son règne, et faire sa volonté. D'ailleurs Jésus disait : « Ma nourriture, c'est de faire la volonté du Père (sur la terre comme au ciel). » Il y a bien sûr plusieurs manières de considérer l'éthique. Mais on pourrait la cantonner au Notre Père, et en particulier à ses trois premières demandes.

En abordant le royaume de Dieu, je voudrais au fond esquisser ce que doivent être les rapports entre « éthique » et « royaume de Dieu » (ou règne de Dieu, car au fond c'est la même chose), car vivre en chrétien, c'est vivre sous le règne de Dieu, en citoyen du royaume de Dieu. On peut dire en effet que tous les hommes vivent dans le royaume de Dieu, en ce sens qu'ils vivent tous dans un monde, dans un univers créé par Dieu, un monde que Dieu conduit par sa providence. Mais, depuis Adam, depuis la chute dans le monde, les hommes vivent comme s'il ne s'agissait pas justement de ce monde, de cet univers créé par Dieu. En Adam, les hommes vivent, dans un certain sens, sous le règne de Dieu, mais ils vivent sous cette domination de Dieu, comme si Dieu n'était pas le souverain, comme s'il n'était pas le Roi. En Christ, le

royaume de Dieu est restauré et il se développe, il vient dans le cœur de tous ceux que Dieu, par son Saint-Esprit, a régénérés, a fait naître de nouveau.

Evidemment, on parle beaucoup aujourd'hui de la nouveauté du royaume de Dieu par rapport à ce qui est dépassé, mais comme je l'ai déjà dit, ce n'est pas parce que le royaume de Dieu est nouveauté que tout ce qui est nouveauté exprime le royaume de Dieu. Certes, il y a une vie nouvelle dans laquelle nous entrons, mais cette vie nouvelle est spécifique, elle ne comprend pas, elle n'accepte pas, elle ne reçoit pas n'importe quelle nouveauté. Selon l'Évangile, la clé pour entrer dans le royaume de Dieu, c'est la repentance, la foi, ces deux choses conduisant à l'obéissance.

Regardons un passage de Matthieu 16.18-19 et faisons bien attention, car généralement on lui donne un bien piètre sens, alors qu'il doit avoir un sens beaucoup plus plein. Jésus, après avoir entendu la confession de Pierre, lui affirme que sur cette pierre il bâtira son Église, que les portes du séjour des morts ne prévaudront point contre elle. Il ajoute : « Je te donnerai les clés du royaume des cieux, et ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux. » C'est sur ce passage en particulier que je voudrais attirer votre attention. On entend généralement les clés du royaume comme étant seulement celles du pardon, comme s'il ne s'agissait que de délier les pécheurs de leur culpabilité et, par la prédication de l'Évangile, de leur déclarer que le pardon se trouve en Jésus-Christ. En réalité, nous n'avons pas le droit de restreindre ainsi cette parole. Du reste, ce qui est lié sur la terre et ce qui doit y être délié, c'est beaucoup plus que la culpabilité.

En effet, la terre est, dans le cœur des hommes, passée aux mains du prince des ténèbres. Ignorant Dieu et le rejetant, les hommes n'écoutent plus sa Parole et servent le prince des té-

nèbres, si bien que la prédication de l'Évangile ne va pas seulement délier les croyants de la culpabilité du péché, mais encore les délier de plus que cela.

En fait, l'Évangile de Jésus-Christ vient délivrer les hommes des chaînes et des pouvoirs du prince de ce monde, cette délivrance, cette libération, comprenant bien sûr le pardon de la culpabilité, mais beaucoup plus aussi. Tout ce qui était soumis au prince de ce monde doit être désormais soumis au véritable Roi de ce monde : Jésus-Christ. Et c'est ainsi que l'œuvre de la prédication de la Parole de Dieu vient délivrer les hommes d'une manière beaucoup plus totale, beaucoup plus vaste, que de la seule culpabilité du péché. C'est la création tout entière soumise au prince de ce monde qui est déliée par la Parole de Dieu – et c'est à Jésus-Christ que tout doit être relié. C'est pourquoi cette parole : « Ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux, et ce que délieras sur la terre sera délié dans les cieux » a une portée beaucoup plus vaste qu'on ne le dit.

Il y aura donc conflit, antithèse, entre le royaume de Dieu et sa lumière d'une part, et le royaume des ténèbres et son obscurité d'autre part. Le royaume des ténèbres lie et emprisonne les hommes alors que le Roi du royaume de Dieu veut les délier, c'est-à-dire délier les hommes des chaînes du royaume des ténèbres, pour les relier à lui.

Dans les synoptiques, il est souvent question du royaume de Dieu ou du royaume des cieux. Il est intéressant de noter que dans le quatrième évangile (évangile de Jean), il ne s'agit pas du royaume, mais de son équivalent, c'est-à-dire la vie éternelle (entrer dans le royaume de Dieu ou dans la vie éternelle, c'est la même chose). Par la conversion et la nouvelle naissance, l'homme entre dans le royaume de Dieu ou la vie éternelle. Et, comme je vous l'ai souvent dit, le royaume de Dieu comprend tous les aspects de la vie humaine, sans exception. Vous avez d'ailleurs, dans saint Paul, une expression

très significative : l'expression « récapitulation ». Vous savez que le mot français « récapitulation » rend très bien le mot grec, et vient du latin qui signifie « réunir sous la tête » (mot latin *caput*), ou « replacer sous Jésus-Christ ».

Nous avons une abondance de textes dans les évangiles ou dans les épîtres pour dire « que de même que Dieu a tout créé, que le péché a tout atteint, Jésus-Christ veut tout délier ».

Certes, le salut commence par la conversion personnelle, avec la régénération, avec la nouvelle naissance, mais il doit s'étendre à toutes choses, à tous les aspects de la vie humaine, sans exception.

Là, nous rejoignons le verset 19 du chapitre 16 de l'évangile selon Matthieu dont nous venons de parler : « Tout ce qui avait été délié doit être lié. » Ce qui avait été délié par rapport à Dieu par la puissance des ténèbres doit être relié par la puissance de Jésus-Christ, doit être récapitulé sous Jésus-Christ. « Tout ce qui avait été lié doit être délié. »

D'autres textes sont à rapprocher de ce texte de Matthieu. Par exemple Ephésiens 1.10 : « Pour réunir en Christ toutes choses qui sont dans les cieux et sur la terre... » Prenons maintenant le premier chapitre de Colossiens, et retenons tout spécialement les versets 6, 10, 13 et 16. Une fois le royaume semé, il va s'étendre, grandir, se développer. La conversion est donc le point de départ, mais la vie chrétienne, dans son sens le plus large, est son développement total dans le royaume (verset 6). Notre régénération atteinte, nous devons accepter que notre vie tout entière, sous tous ses aspects, soit conquise, soumise à Jésus-Christ, de la même manière qu'au temps de la conquête des empires, où l'on commençait par planter un drapeau sur la terre à conquérir avant d'entreprendre la conquête. Le drapeau planté affirmait une possession, mais ce n'était là qu'un commencement, venait ensuite la pleine réalisation de la possession (verset 10). Le verset 13 reprend la même idée de détachement du prince des ténèbres pour se

tourner et se soumettre à Jésus-Christ. De même au verset 16 : « Tout a été créé par Christ et pour Christ. »

Nous retrouvons encore cette idée de l'empire de Jésus-Christ, du règne de Dieu qui doit s'étendre, se développer, dans 1 Pierre 2.9 et Mathieu 13.37-38.

Là encore nous apparaît nettement la revendication du Christ (ce Roi du royaume de Dieu qui doit l'emporter sur le royaume des ténèbres, sur le prince de ce monde). Il y aura donc cette antithèse, ce conflit, entre les fils du royaume de Dieu et les fils du Malin. C'est-à-dire qu'il n'y a pas une partie pour les fils du royaume de Dieu et une partie pour les fils du Malin, mais qu'en fait ce monde entier revendiqué par les fils du Malin doit l'être à part entière par les fils du royaume de Dieu, pour la seule gloire de Jésus-Christ. Conflit universel donc entre le règne de Dieu et le règne du prince des ténèbres, entre les fils du royaume de Dieu et ceux du royaume des ténèbres.

Nous sommes dans le siècle de la sécularisation. Et, comme disait saint Augustin, la *civitas terrana* revendique tout, mais la *civitas Dei* revendique tout aussi. D'où ce conflit universel entre ces deux cités. Saint Augustin l'avait saisi, dès le V^e siècle ; et il est dommage que les chrétiens aient oublié par la suite tout ce que saint Augustin avait découvert dans l'Écriture sainte.

Tout aspect, toute force, dans la création doit être soumis à Christ, le Roi du royaume, et partout, et en tout, doit régner la Parole de Dieu, la loi du royaume. Le peuple du royaume doit à son Seigneur les fruits du royaume. C'est pour cela que l'on dit : « Que ton règne vienne, que ton nom soit sanctifié, que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel. »

Ainsi donc l'éthique chrétienne, parce qu'elle est une éthique du royaume, est totale, universelle, qui concerne la totalité de l'existence humaine, aussi bien notre vie privée que notre vie sociale. C'est pourquoi il est très important de définir

l'éthique chrétienne comme une éthique du royaume. L'éthique a une visée essentielle : la totalité de la création. Faisons d'ailleurs, si vous le voulez bien, une comparaison entre Adam et Christ.

Vous vous souvenez, lorsque Dieu a créé Adam, il lui ordonna de dominer sur l'ensemble de la création. Et puisque Dieu est le nouvel Adam, le second Adam, ou le dernier Adam en Christ, nous aussi, nous devons revendiquer la totalité de la création. Il y a donc bien un conflit entre les fils d'Adam, qui demeurent marqués par la chute, et les fils d'Adam recréés, régénérés en Christ. Et nous ne devons, en conséquence, jamais oublier la prétention de Dieu à l'universalité quant à son royaume.

Pour préciser un peu les affaires, je voudrais souligner une distinction qui m'apparaît importante entre ce que l'on peut appeler l'Eglise en tant qu'institution et l'Eglise en tant que corps du Christ. Bien souvent, et en particulier dans l'Eglise romaine, on a tendance à confondre « l'Eglise institution » et « l'Eglise corps du Christ ». Vous savez, en effet, que pour les catholiques romains le corps du Christ est l'Eglise romaine, et que l'Eglise romaine est le corps du Christ.

Cette identification est cependant redoutable, car, nous protestants, nous en avons conservé quelque chose. Quand nous pensons à l'Eglise, nous pensons à notre assemblée ecclésiastique et nous limitons le corps du Christ à ce qui est ecclésiastique (est ecclésiastique ce qui se rapporte à l'Eglise en tant qu'institution). Ainsi, notre culte le dimanche est un acte ecclésiastique parce qu'il est un acte de l'assemblée « Eglise institution », sous la conduite de ses anciens. Et ce culte, à caractère ecclésiastique, a dans la vie chrétienne une part importante car, en tant que chrétiens, nous devons prendre part à la vie d'une telle assemblée, d'une telle Eglise. Nous devons avoir une vie ecclésiastique, nous devons avec nos

frères rendre à Dieu le culte dominical qui lui est dû. Cependant, nous ne devons pas limiter l'Eglise de Jésus-Christ en tant que corps du Christ à l'Eglise en tant qu'institution. En effet, ce qui est ecclésiastique ne recouvre pas tout le champ de ce qui est ecclésial. Il nous faut donc nous dégager de cette empreinte que nous avons probablement reçue de l'Eglise romaine.

En ce qui nous concerne, nous protestants, nous identifions le corps du Christ à notre assemblée. Nous pensons que vivre la vie chrétienne, ce n'est pas seulement et essentiellement mener cette vie ecclésiastique, car si ce n'était que cela, nous aurions une vie extrêmement limitée, une vie qui serait en complète désobéissance à la Parole de Dieu.

Dieu veut que nous vivions en chrétiens dans l'institution ecclésiastique qui a sa nécessité, car c'est là que nous avons la prédication de la Parole de Dieu, les sacrements de Dieu. Mais il y a aussi tout le reste de la vie chrétienne. Et tout ce reste, nous devons le vivre en tant que corps du Christ, nous devons le vivre de manière ecclésiale. Notre vie professionnelle, notre vie de loisirs, la recherche scientifique, la vie politique, la vie sociale, les arts... ne doivent pas être à part de notre vie chrétienne. Au fond, il ne doit pas y avoir un domaine de la vie sacrée et un domaine de la vie profane, mais nous devons éviter, refuser toute séparation pour n'avoir qu'un seul domaine. Certains chrétiens opposent le dimanche et les autres jours. Dieu ne veut pas de cela. Il veut que nous soyons fidèles tant dans notre vie ecclésiastique que dans notre vie familiale, professionnelle, de loisirs... Tout appartenant à Dieu, nous devons vivre fidèlement par rapport à Dieu et à son enseignement au travers de sa Parole.

Donc, tandis que la vie ecclésiastique n'est, en fait, qu'une part de notre vie totale, la vie ecclésiale (au sens de « corps mystique ») recouvre toute la vie humaine. Il n'y a pas un sacré (qui serait la vie ecclésiastique) et un profane (qui serait tout

le reste), mais il y a une vie en tant que membres du corps du Christ, en tant que chrétiens régénérés, qui se passe aussi bien dans la vie ecclésiastique que dans tout ce qui constitue le reste de l'existence.

Il est important que vous distinguiez bien la différence fondamentale ici présentée. Nous avons certainement beaucoup de mal à nous dégager de cette sorte de kidnapping par l'Eglise en tant qu'institution de notre vie chrétienne.

Nous touchons là un problème très important pour les évangéliques d'aujourd'hui. Un drame de moindre importance se passe actuellement sous nos yeux : les évangéliques depuis toujours, et peut-être en sentent-ils l'importance sans cesse croissante en notre fin du XX^e siècle, veulent évangéliser à tout prix. Des hommes comme Billy Graham, qui ont été appelés à suivre Christ, à donner pleinement leur vie au Christ, luttent continuellement pour conduire le monde à la repentance, à la foi, pour l'introduire dans une vie de combat pour le royaume de Dieu, dans une vie humaine totale et entièrement renouvelée. Mais ceux qui croient et sont amenés au combat pour le royaume de Dieu ne trouvent pas dans l'institution ecclésiastique, ou encore au milieu des chrétiens, l'aide qu'ils étaient en droit d'attendre quant à leur vie quotidienne, c'est-à-dire quant à la totalité de leur vie.

Là est un grave problème, car on a bien saisi le point de départ nécessaire, la conversion, la décision pour le Christ. Mais ensuite on est bloqué, car on ne voit pas ce qui doit suivre ce point de départ. Autrement dit, on s'attache à l'entrée dans le royaume, mais on ne sait pas s'attacher ensuite à la vie dans le royaume. Billy Graham est d'ailleurs un de ceux qui ont le mieux saisi cela. Dans plusieurs de ses ouvrages, il insiste non seulement sur l'importance d'entrer dans le royaume de Dieu, dans la vie nouvelle, mais encore sur l'importance de vivre en chrétiens dans tous les domaines de notre existence.

Ainsi, les chrétiens peuvent vivre un certain polythéisme ayant un Dieu (le vrai Dieu) pour le culte, pour leur piété, et se pliant à des règles qui ne sont pas forcément chrétiennes (pour ne pas dire qui ne sont pas chrétiennes), dès lors qu'ils entrent dans la vie professionnelle ou dans la vie civique, ou dans la recherche scientifique...

On a la volonté de servir Dieu, mais on limite ce domaine du service de Dieu. On est ainsi livré inconsciemment aux idoles qui règnent généralement dans notre vie extra-ecclésias-tique (vie professionnelle, vie de loisirs, notamment). C'est là que l'éthique chrétienne doit prendre toute son ampleur, qu'elle doit examiner tous les aspects que nous négligeons ou oublions quelquefois, pensant qu'ils constituent un territoire neutre.

Or, dans le monde, il n'y a pas de territoire neutre. Il y a une guerre incessante et on pourrait dire en ce sens une guerre civile, puisqu'il ne s'agit pas d'une guerre des deux côtés d'une frontière, mais d'une guerre civile entre les fils du royaume et les fils du Malin, ou encore d'une guerre qui se situe aussi dans notre propre cœur, dans la mesure où, si nous sommes régénérés, nous ne le sommes cependant pas totalement et avons donc encore en nous de mauvaises pensées et sommes encore aux prises avec le péché. Et cette guerre intérieure constitue d'ailleurs le sujet fondamental du chapitre 7 de l'épître aux Romains, dans lequel Paul expose le conflit qui est en lui, parce qu'il est devenu chrétien et qu'il appartient au Christ. Il veut faire la volonté du Christ, mais il doit lutter contre tout le mauvais qui est en lui. Ainsi se dresse ce conflit intérieur entre sa volonté de suivre Jésus-Christ et toutes les séquelles du péché qui demeurent au-dedans de lui. C'est donc une lutte incessante pour assembler tous les chrétiens en Christ, ayant été créés par lui et devant vivre pour lui.

L'éthique chrétienne est donc une éthique pour laquelle il n'y a pas de limites. C'est pourquoi le chrétien doit être intéressé par tout ce qui se passe autour de lui. Ainsi, par exemple, l'avortement n'est pas seulement une question médicale que l'on doit examiner avec détachement, avec neutralité, mais il doit être un lieu de combat. Il s'agit de savoir ce que dit la Parole de Dieu à ce sujet et comment elle nous présente la chose. Ensuite, lorsque nous l'avons bien compris, nous devons poursuivre notre combat de chrétiens jusque dans la vie civique, vu qu'il s'agit là d'une proposition de loi.

Dans la mesure où nous le pouvons, nous devons, en tant que citoyens, préciser notre position par rapport à la législation de notre pays, même si nous ne faisons pas le poids. Qu'importe, nous devons poursuivre le combat jusqu'au bout, nous n'avons pas le droit de laisser passer une question comme celle de l'avortement dès lors qu'elle se pose dans un pays comme la France. Nous devons donc lutter pour la seigneurie de Jésus-Christ, pour la seigneurie de la Parole de Dieu, sur ce point comme sur n'importe quel autre point qui apparaît. Et là, l'Ancien Testament a son importance. Quand nous lisons le Nouveau Testament, il nous faut le faire en prenant conscience qu'il repose sur l'Ancien et que ce dernier a quelque chose à nous dire.

L'Ancien Testament nous montre comment, pour le peuple de Dieu, tous les aspects de l'existence dépendaient et dépendent encore de la seigneurie de Dieu. Pour le peuple d'Israël, il n'y avait pas une part sacrée et une part profane. Toute la vie d'Israël devait être assujettie à la volonté de Dieu. Ceci était l'ancienne alliance et c'était limité à Israël et au combat qu'Israël avait à mener en Terre sainte. Puis, depuis la venue de Jésus-Christ, le combat s'est alors étendu au monde entier. L'Evangile ne s'adresse plus uniquement à Israël, mais à toutes les nations. La Parole de Dieu vise l'univers tout entier, les choses sont ainsi transposées. Si, pour le peuple de

Dieu, tous les aspects de la vie devaient être vécus à la lumière de Dieu, pour le peuple de la nouvelle alliance il doit en être de même. L'Eglise (le nouvel Israël) en tant que corps mystique, l'Eglise dans sa totalité, doit faire en sorte que toutes choses soient soumises au Christ et que tous les aspects de la vie humaine relèvent de son autorité.

Deutéronome 10.12-22 nous montre très bien comment la totalité de la vie relève du Seigneur et comment l'éthique chrétienne doit être l'éthique du royaume. Tout a été créé pour le Christ et tout est à nous puisque nous sommes au Christ.

7. L'éthique personnelle par rapport à soi-même

Le commandement fondamental qui résume au fond tous les commandements de l'Écriture sainte est le suivant : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, et ton prochain comme toi-même. » Il y a donc un amour de soi-même par rapport à Dieu et au plan de Dieu, de même qu'il y a une éthique personnelle du chrétien par rapport à soi-même.

A ce stade, nous verrons un seul point de cette éthique qui est quelque peu négligé : la sobriété. Il n'y a pas de mot français pour vous traduire ce dont nous allons parler, alors j'ai employé le mot « sobriété ». J'hésite un peu cependant, car on pourrait aussi utiliser l'expression « maîtrise de soi ». Peu importe le mot employé, ce qui importe, c'est ce dont nous allons parler.

Le mot du Nouveau Testament qu'il nous faudrait traduire est le verbe *nephô*, qui signifie « être sobre ». C'est un mot que l'on trouve avec des variantes, mais l'idée centrale est tout de même sobriété. Le verbe *ananephô*, qui est un dérivé de *nephô*, signifie revenir à la raison, à la sagesse, « se dégriser ». Nous avons ainsi des textes du Nouveau Testament où est mentionné le mot « être sobre », mais nous rencontrons aussi la traduction « revenir à la sagesse, à la raison ».

Il ne s'agit pas là de se dégriser par rapport à l'ivresse du vin ou d'un quelconque alcool, ou d'une drogue, mais plus généralement de se dégriser de quelque ivresse que ce soit, de tout mouvement passionnel qui sort de la volonté de Dieu où l'homme est mu par de mauvaises passions, et qu'il faut donc

ramener à la raison afin de ne pas se laisser séduire par la passion de l'ivresse. Nous avons le choix entre de nombreux textes bibliques, mais je retiendrai essentiellement 1 Thessaloniens 5.1-11.

A travers ce texte, nous verrons que la sobriété se situe dans un mouvement historique, dans un mouvement de progrès qui est celui de notre sanctification. Le chrétien est appelé à marcher pas à pas, jour après jour, afin de progresser, et cela non seulement pour l'histoire humaine en général, mais encore pour l'histoire de chaque homme en particulier. Dans ce texte, deux mots grecs sont employés : « la cause et le moment », *chronoi*, traduit par Segond par « temps », et *kairoi*, traduit par « moments ».

On pourrait se poser la question : Que signifient ces temps et ces moments ? Quelle est la différence entre ces deux mots ? D'autant plus que c'est une expression que Jésus lui-même emploie alors qu'il va monter au ciel après sa résurrection (cf. Ac 1.7).

Il semble que dans le Nouveau Testament ces mots aient un sens différent : *chronos* indique le temps dans sa succession, le temps dans son aspect chronologique, le temps dans sa durée, tandis que *kairos* indique le temps non pas en tant que mesure, non pas le temps dans son sens chronologique, mais le temps dans son sens qualitatif, par contraste avec le premier temps qui serait quantitatif.

Le but de l'histoire, nous allons le voir, c'est l'avènement du Christ, ou plutôt ce que le Nouveau Testament appelle « la parousie ». Avènement non plus semblable à la première venue de notre Seigneur qui s'est faite dans l'humiliation, mais un avènement dans la gloire. C'est cette parousie qui dynamise et détermine aussi bien les *chronoi* que les *kairoi*.

Au fond, pourquoi y a-t-il les temps et les moments que le Père a fixés de sa propre autorité ? C'est parce que Dieu a fixé

de sa propre autorité aussi bien la fin des temps que des moments. Cette fin historique sera l'avènement du Christ dans sa gloire. « Nul ne sait ni le jour, ni l'heure. » (Mt 24)

Nous avons une série de périodes, de temps, et une succession d'événements qualitatifs et, au bout de tout cela, nous avons l'apparition du Christ. En tant que chrétiens, nous n'avons pas le droit de l'ignorer. Il ne doit pas s'agir d'une connaissance intellectuelle, mais d'une connaissance intérieure, d'une connaissance qui est au fond même de l'être, qui est au centre de l'être.

L'homme chrétien est un homme qui sait que son Maître va revenir, mais il ne peut dire ni le jour ni l'heure, comme il ignore le moment de sa mort. Il ne faut pas opposer l'eschatologie globale de l'avènement glorieux de Jésus-Christ et l'eschatologie particulière de chacun de nous. Il est sûr que chacun de nous a son temps de l'inscription dans l'histoire qui s'achève à sa mort. Si vous voulez, pour l'Eglise, le moment où elle ne sera plus dans l'histoire, c'est celui où Jésus-Christ paraîtra. Pour chacun de nous, c'est le moment de notre propre mort ou celui de l'apparition du Christ, si nous sommes de la dernière génération qui doit vivre sur la terre, de la génération de ceux qui ne connaîtront pas la mort, mais seront transformés. Nous passerons en un clin d'œil de la situation infirme à l'état de corps glorieux.

Pour le chrétien, il y a une fin de l'histoire et il y a la fin de sa propre histoire. Il peut arriver que pour la dernière génération, la fin de l'histoire en général et la fin de sa propre histoire puissent s'identifier. Il y aura donc une génération chrétienne où la fin de l'histoire de l'Eglise et la fin de la vie terrestre dans le temps présent coïncideront. C'est dans cette perspective présente que joue la « sobriété » dont je vous ai parlé. En effet, qu'est-ce qu'un homme qui n'est pas « sobre », sinon un homme qui se laisse aller aux illusions, aux rêveries, au sommeil.

Au contraire, celui qui attend Jésus-Christ dans une véritable espérance et dans un véritable amour, celui-là est « sobre », il ne pourra pas vivre dans un état d'ivresse, dans un état de rêverie. La psychologie a montré qu'il y a un rapport entre le rêve et l'ivresse. Celui qui s'enivre, que cherche-t-il ? Il cherche à fuir la réalité de sa condition pour pénétrer dans un monde de rêve ; il en est de même pour celui qui se drogue. Au fond, que cherchent les hippies qui se droguent en absorbant de la marijuana ou de l'opium, sinon à sortir de leur état présent parce qu'ils sentent qu'il est mauvais et qu'ils veulent échapper à cette existence qui leur paraît pénible ; ils créent une ivresse qui les transporte dans le rêve. Au contraire, la sobriété, c'est ce refus de rêver, de vivre dans l'imaginaire ; c'est cette acceptation de vivre dans le présent, dans le réel, sous l'autorité de la Parole de Dieu, dans la communion avec le Fils de Dieu, dans la communion avec Dieu lui-même, dans l'attente du Fils de Dieu.

Ce qui est frappant tout de même, c'est de voir qu'aujourd'hui l'humanité semble découvrir le néant et l'absurde de la vie présente sans Dieu et, pour reprendre le refrain de l'Ecclésiaste, « Vanité des vanités, tout n'est que vanité ». On pourrait remplacer le mot « vanité » par le mot « absurdité ». L'homme ne voit plus de sens à sa vie, il se plonge dans le rêve, il cherche à s'en échapper, ne trouvant aucune signification à sa vie. Il cherche à s'enivrer pour rêver. Il s'enivre de n'importe quoi, même sur le plan politique, en ce sens qu'il y a une espèce de rêve utopique de la révolution. Et si on s'enivre de révolution, on rentre dans le rêve utopique d'une société parfaite.

Cependant, les réveils sont toujours très durs. Quand un homme s'est enivré et qu'il a rêvé à la suite de son ivresse, et qu'il se réveille, non seulement il a mal à la tête (ceci est encore secondaire), mais il se trouve dans une situation tragique que la réalité vient en quelque sorte détruire : c'est généralement

ce qui arrive à ceux qui se sont lancés, avec un très grand mouvement de foi, dans l'action révolutionnaire et qui ensuite touchent du doigt la réalité souvent pire que celle qui avait précédé la révolution.

Alors, voyez-vous, quand Paul écrit ce que l'on peut lire dans 1 Thessaloniens, il est en pleine actualité. Léon Bloy disait : « Quand je veux savoir les dernières nouvelles, je lis saint Paul. » Nous sommes dans un monde où l'utopie veut régner, où les hommes veulent s'enivrer et rêver, où les hommes veulent sortir de leur vie réelle.

Je pense aussi à la place que tient l'idée de vacances ou de loisirs. C'est comme si l'homme ne pouvait plus supporter le travail qu'il fait. Il y a chez beaucoup cette idée de sortir de la réalité d'un travail pour entrer dans un loisir que l'on a rêvé. On imagine les vacances que l'on va avoir pendant onze mois et puis, quand on arrive aux vacances, bien souvent on dégringole du rêve à la réalité ; on est obnubilé par un rêve, par une irréalité dont on est enivré.

Le chrétien doit veiller. « Vous savez bien que le jour du Seigneur viendra comme un voleur dans la nuit. » Là est reprise la parabole de Matthieu 24. Pour le moment, l'homme est dans son rêve, et puis voilà tout à coup la réalité, une ruine soudaine le surprend. C'est formidable le nombre de suicides qu'il peut y avoir parmi tous ces hommes qui rêvent lorsqu'ils reviennent à la réalité, et ce, dans quelque domaine que l'on se place ; politique, social... Tant que l'on est dans le rêve, on a une impression de paix, de sûreté, mais comme cela ne dure pas et ne peut pas durer, lorsqu'on revient à la réalité, c'est la ruine soudaine. C'est vrai en ce moment et ce sera encore plus vrai quand le Christ apparaîtra. Mais il paraîtra avec une évidence telle que ce jour du retour du Seigneur sera réellement la terreur pour beaucoup. Ce jour du Seigneur est celui dont il est question dans l'Ancien Testament à partir du prophète Amos, pour qui il s'agit d'un jour de jugement. C'est d'ailleurs

repris dans le Nouveau Testament, dans la deuxième épître de Pierre, par un mot indiquant l'apparition du Christ : « alors ». Le Christ est venu non pas pour juger mais pour sauver le monde, mais il viendra à la fin non plus pour sauver, car ce sera trop tard, mais pour juger. Là, il y a une controverse entre les juifs et les chrétiens. Une telle annonce est en effet assez déroutante. Et les juifs avaient quelques fondements pour dire : Jésus n'est pas le Christ. Mais avant de juger les fautes, avant de rendre un jugement général, Jésus est venu sauver. Après avoir montré cette surprise dramatique de ce qui sera atteint pleinement par le jugement de Dieu, Paul souligne, lorsqu'il s'adresse aux fidèles de Thessalonique, l'opposition entre jour et nuit et l'opposition entre lumière et ténèbres. La nuit, le jour indiquent plutôt les périodes et correspondraient plutôt au mot *kairoi* ; les ténèbres et la lumière représenteraient plutôt la qualité (ou du moins la condition) et correspondraient donc davantage au mot *chronoi*.

Paul commence par : « Vous, chrétiens de Thessalonique, vous n'êtes pas de ceux qui sont gagnés et gouvernés par les ténèbres, vous ne serez pas surpris par le jour du Seigneur, lorsqu'il paraîtra. Vous êtes de la lumière et vous êtes du jour. » Et là, il passe tout à coup du vous au nous, pour montrer que ce qu'il dit, il ne l'adresse pas particulièrement aux autres, mais aussi à lui-même.

Vivre dans l'attente quotidienne du Christ doit animer les chrétiens. Et la sobriété correspond à cette attente. Celui qui veille est sobre. Le chrétien est celui qui se refuse à l'ivresse, au rêve, il est celui qui veille, qui est sobre. Le mot vertu signifie force. Trois choses sont des forces : la foi, l'espérance et l'amour. Le chrétien, s'il possède vraiment la foi, l'espérance et l'amour, vivra réellement dans cette sobriété.

La sobriété est une qualité fondamentale du chrétien dans l'éthique personnelle par rapport à soi-même. Le chrétien est un homme qui doit faire attention à ne pas céder aux ténèbres,

à ne pas céder à l'ivresse, à ne pas céder au rêve. Il doit accepter de vivre dans la réalité de son présent, sous la lumière de Dieu, dans l'attente du jour de Dieu. C'est ce qui fait que notre vie chrétienne a un dynamisme extrêmement beau, en même temps que très profond. Combien souvent, si nous nous souvenions que Jésus revient, qu'il est à la porte, qu'il va arriver, peut-être à la minute même, qu'il sera là à l'heure qui suit, nous n'oublierions pas qu'à l'heure de notre mort viendra le jugement appelé en théologie « jugement particulier ». Le chrétien, c'est celui qui, refusant de céder au sommeil, à l'ivresse, au rêve, va vivre à la lumière de la Parole de Dieu, les pieds bien sur la terre tout en ayant le regard tourné vers le Christ qui vient.

Combien de gens ont des conditions misérables. Ils vont essayer de rêver ; le mendiant rêvera qu'il est roi, celui qui n'a pas grand-chose rêvera qu'il dispose tout à coup de la chose la plus extraordinaire, la course au trésor. On est là, on refuse la situation présente et alors l'utopie est là. C'est pourquoi il y a toujours cette prière de remise à Dieu le soir, au moment de se coucher ; on se remet à Dieu et on lui demande de nous garder au sein de notre sommeil.

C'est pourquoi, « exhortez-vous les uns les autres réciproquement et édifiez-vous les uns les autres » (1Th 5.11). Chacun doit vivre sa vie, sa tâche, sa place dans le dessein, les plans de Dieu, suivant la vocation qu'il a reçue. Il y a une manière personnelle et individuelle d'être chrétien, et cependant, il y a en même temps une exhortation réciproque, une édification mutuelle. Beaucoup de ces « grands ensembles » où tout est pareil, où tout est uniforme, sont une édification, mais une véritable édification ne doit pas être ainsi. Elle doit être faite de matériaux différents, de formes qui s'harmonisent, de choses qui se complètent, de réalités diverses. L'architecture d'une prison, d'un grand ensemble, a quelque chose d'opposé à une véritable architecture. De même, l'édification de l'Eglise

se fait avec la diversité des vocations et des arts de chacun. Chacun n'essaie pas de dire à l'autre : « Sois comme moi », mais chacun exhorte l'autre pour qu'en étant lui-même il ait une place différente de la sienne dans cet édifice spirituel que Jésus-Christ construit, que nous construisons ensemble avec lui, et sous la lumière, la puissance de l'Esprit Saint.

Voyez-vous, je pense que, lorsque nous disons sobriété, nous indiquons l'éthique la plus personnelle qui soit et qu'il s'agit de nous conduire chacun dans cette ligne qui écarte toute ivresse et tout rêve. Mais, cependant, bien que ce soit l'éthique la plus personnelle qui soit, nous avons besoin de nous exhorter mutuellement, de nous édifier ensemble, de prier les uns pour les autres, de nous soutenir les uns les autres. Ceci demande une vertu d'amour qui respecte la position particulière de l'autre. Bien souvent, nous voudrions que les autres soient comme nous voudrions être, que les autres soient comme nous tendons à être. Il faut que les autres soient comme ils doivent être et que, nous-mêmes, nous soyons comme nous devons être, afin qu'il y ait dans l'Eglise de Jésus-Christ cette diversité indispensable.

Ainsi, l'image qui vient à l'esprit est cette image paulinienne pour l'Eglise, l'image du corps et l'image de l'édifice. Je dirais que le corps n'est harmonieux que parce qu'il est composé de membres différents ; de même l'édifice est harmonieux s'il ne ressemble pas à ces habitats sans âme que tant d'architectes veulent bâtir aujourd'hui.

8. Le combat du chrétien contre l'orgueil

Le choix se situe toujours pour toute créature consciente, et ayant une intelligence et une volonté, entre la glorification de Dieu et la glorification de soi-même. C'est pourquoi, tant chronologiquement que qualitativement, l'orgueil est le premier péché ou plus exactement le péché fondamental. Il est en effet à l'origine du développement du mal et, selon la Parole de Dieu, il est apparu lors de la chute du monde angélique. Au chapitre 3 de la Genèse, il est présupposé une chute dans les cieux, c'est-à-dire dans le monde invisible qu'a créé Dieu. C'est pourquoi, dans Jean 8.44, Jésus parle du diable comme d'un menteur depuis le commencement. Jésus ajoute qu'il n'est pas resté dans la vérité, ce qui voudrait dire qu'à l'origine cette créature angélique habitait dans la vérité, mais que, n'y étant pas restée, le diable est devenu meurtrier. Dans 1 Timothée 3.6, il nous est dit que les pasteurs ne doivent pas être de nouveaux convertis, et ce, nous précise Paul, de peur qu'enflés d'orgueil ils ne tombent sous la même condamnation que le diable. Ce passage nous montre que c'est par orgueil que le diable a péché et qu'il est tombé sous le jugement. Jude 6 nous parle des anges qui n'ont pas gardé leurs propres principes comme au commencement, mais qui ont déserté leurs propres habitations.

Bien que la Bible ne nous donne pas d'autres enseignements, il y a eu préalablement une chute angélique, en ce sens que certaines des créatures angéliques, certaines des créatures de Dieu, n'ont pas été satisfaites de la place qui leur était faite, cherchant leur propre autorité, sans avoir celle de Dieu au-

dessus de leurs têtes. C'est cette chute qui nous apparaît être mue par l'orgueil.

Il en est de même dans le monde humain et dans la chute de l'homme. C'est par le premier homme, père de toute la race humaine, en qui nous avons tous péché, que le mal est entré sur la terre. Le mal n'habitait pas encore le monde terrestre, mais, par Adam, il a pénétré sur la terre (Rm 5.12). C'est ainsi que, chronologiquement, le péché a pénétré dans le monde angélique et ensuite dans le monde humain.

La conséquence de cet orgueil, et donc de cette chute, c'est que la nature déchue (ce que Paul appelle la chair) est toujours portée à l'orgueil et que ce vice enveloppe tous les péchés de la race humaine. Quand Paul parle de la chair, il ne veut pas dire le corps, mais précisément l'homme en tant que créature déchue par opposition à l'homme spirituel qui est au fond l'homme de Dieu.

Le principe de la chair, auquel Paul fait allusion, n'est pas un principe corporel, matériel. Il nous faudrait en fait avoir ce que nous n'avons pas en français, comme d'ailleurs dans la plupart des autres langues, un mot pour traduire le mot *sarx*, car le mot « chair » est trop ambigu. Retenez donc que le mot « chair » a ici la signification de « nature déchue », nature gouvernée par l'orgueil.

Cet orgueil va se produire de deux manières différentes : à l'extérieur du peuple de Dieu et à l'intérieur du peuple de Dieu, si j'ose dire ainsi. Nous pouvons reprendre ici ce que saint Paul nous dit sur la différenciation entre les juifs et les païens.

Le païen, c'est-à-dire l'homme qui n'est pas dans le peuple de Dieu, va refuser à Dieu la gloire qui lui est due, car il est un homme croyant en des idoles, en de faux dieux, en des créatures absolutisées. Le juif, c'est-à-dire l'homme de Dieu, va rendre un culte à Dieu, mais par là il va trouver le moyen de se glorifier lui-même de son élection, de son privilège. Il y aura

donc une différence entre l'orgueil du dehors et l'orgueil qui est au-dedans du peuple de Dieu, l'orgueil qui est chez le chrétien.

Il ne faut pas faire correspondre très exactement le juif et le païen dans l'Ancien Testament, et le chrétien et le non-chrétien dans le Nouveau Testament. Le chrétien qui rend un culte à Dieu est enclin, par ce qui reste en lui d'orgueil, à rendre un culte où il se glorifie lui-même de son élection et de ses privilèges. C'est pourquoi l'orgueil est le plus redoutable ennemi du chrétien ; et c'est pourquoi nous devons lutter fermement contre lui. Nous allons voir que l'orgueil est, en effet, un redoutable ennemi pour trois raisons.

1. L'orgueil est invisible

Contrairement à d'autres péchés que l'on pourrait qualifier de palpables, de tangibles, lui, au contraire, est caché, masqué, et chacun sait qu'il est bien plus difficile de lutter contre une intrusion interne, camouflée, que de lutter contre un ennemi portant un uniforme, se trouvant repéré, déclaré. L'orgueil est donc un ennemi redoutable en ce sens qu'il est insidieux.

2. Son animation profonde essaie de s'opposer à l'exemple de Jésus-Christ

Dans Philippiens 2.5-8, le Saint-Esprit nous exhorte à avoir « les sentiments qui étaient en Jésus-Christ ». L'orgueil est un ennemi redoutable en ce sens qu'il va à l'opposé de Jésus-Christ. Le mouvement de Jésus-Christ, en effet, est un mouvement d'humiliation, tandis que le mouvement de l'orgueil est un mouvement de glorification. Jésus-Christ s'abaisse, alors que l'orgueil recherche l'élévation.

3. L'orgueil corrompt, gâte, pourrit le bien lui-même

Autrement dit, à cause de l'orgueil, face à de bonnes apparences, il vaudra mieux se méfier de l'intérieur, qui se trouve en réalité pourri. Dans le Sermon sur la montagne en Matthieu 6, Jésus exhorte les gens à ne pas se glorifier de ce qu'ils font, mais à agir au contraire dans le plus profond secret, de manière à ce que la main droite, par exemple, ne sache pas ce que fait la main gauche. Jésus nous demande là de ne pas gâter par l'orgueil ce que nous pouvons faire de bien, de bon, comme secourir notre prochain.

Il est bon de prier, il est bon de jeûner, mais il ne faut pas que l'orgueil soit le guide d'un tel acte. Jésus nous montre là un des dangers de l'orgueil : c'est qu'il vient gâcher ce qu'il y a d'excellent en nous. Dans Matthieu 23.5, Jésus s'en prend aux hommes qui cherchent à être bien vus de leur entourage, aux hommes qui recherchent la première place ; de même, aux versets 11 à 17 du même chapitre.

Donc, dans le combat contre les péchés, l'orgueil peut tout paralyser parce qu'il va inspirer deux choses qui paraissent contraires, et qui le sont en fait : la présomption ou bien le découragement.

La présomption

Elle nous conduit à nous faire une haute opinion de nous-mêmes, et à nous dire que nous sommes excellents, sans imperfections. La conséquence de cette présomption, c'est que celui qui juge qu'il est un homme parfait ne va pas lutter contre ses imperfections, considérant qu'il n'en a pas. En outre, il va cesser tout combat spirituel. Mais attention, le chapitre 18 de l'évangile de Luc nous montre le danger d'une telle attitude par la parabole du pharisien et du publicain (image du pharisien qui rend grâce à Dieu de ne pas être comme le reste

des hommes). La présomption, en effet, est certainement une des causes pour lesquelles les chrétiens d'aujourd'hui ne combattent plus le péché, se considérant comme inattaquables, et donc comme n'ayant rien à craindre. Ils pensent alors qu'ils peuvent s'endormir, ne plus veiller.

Le découragement

Le découragement est l'attitude de l'être qui tombe, qui se voit donc perdu, finalement déçu de constater qu'il n'est pas infailible et qui pense alors qu'il ne vaut pas la peine de poursuivre le combat.

Ainsi le chrétien peut cesser le combat, soit par présomption (car se croyant fort, capable de faire face sans lutte constante), soit par découragement (car réalisant sa faiblesse), attitude qui est caractérisée soit par un orgueil qui s'enfle (présomption), soit par un orgueil déçu (découragement).

Voir, à ce sujet, Philippiens 3.12-14, où Paul nous présente l'attitude du chrétien. Il explique qu'il reste toujours en nous un germe du péché, mais qu'en tant que chrétiens nous avons à lutter jusqu'à ce que nous ayons atteint la victoire. Cette victoire ne sera jamais acquise pour nous sur la terre, mais on tendra vers elle en poursuivant le combat incessant.

On peut ainsi distinguer plusieurs étapes dans l'orgueil du chrétien.

Première étape

Le refus de se connaître réellement, face au miroir de la vérité, au miroir de la Parole de Dieu. En effet, si nous n'oublions pas notre visage après nous être regardés dans le miroir de la Parole de Dieu, nous ne pourrions pas être orgueilleux. C'est là un paradoxe vécu : comment un chrétien peut-il être

orgueilleux quand il s'est regardé dans la vérité de Dieu ? Il n'y a pas de doute que ce qui nous fait souvent défaut, c'est de nous examiner nous-mêmes devant la vérité, de nous regarder honnêtement dans le miroir de la vérité.

Un publiciste catholique du XIX^e siècle, Louis Veuillot, disait : « Je ne sais pas ce qu'est la conscience d'un malfaiteur, mais je sais ce qu'est celle d'un honnête homme, et ce n'est pas beau. » Il voulait montrer par là que la conscience d'un soi-disant honnête homme, la conscience de quelqu'un qui ne peut en quelque sorte se considérer comme un malhonnête homme, est au fond une conscience lourde, une conscience chargée. Le chrétien est un homme qui ne doit pas manquer la première étape, qui ne doit pas refuser de se connaître tel qu'il est. Jean disait lui-même : « Celui qui ne se confesse pas pécheur n'est pas dans la vérité. »

Deuxième étape

On est fortifié dans son orgueil par la glorification commune du groupe auquel on appartient. On se considère comme n'appartenant qu'à un bon groupe. On se considère comme étant de ceux qui peuvent se glorifier. Il ne s'agit pas là d'un orgueil qui se découvre par un examen de soi-même, mais d'un orgueil plus subtil, d'un orgueil que l'on porte en soi. A ce stade, on tombe très vite dans la troisième étape : l'attitude du pharisien.

Troisième étape

On se sépare des autres, dans la conscience d'exceller sur eux. Le mot « pharisien » veut en effet dire « séparé » des autres. Autrefois, les pharisiens regardaient les autres, en Israël, comme étant inférieurs à eux. L'orgueil du pharisien est

d'ailleurs bien plus un orgueil de groupe qu'un orgueil personnel.

Cette troisième étape est très importante pour la vie avec Dieu, dans l'Eglise de Dieu. Selon nos vocations, nos dons, selon aussi les circonstances par lesquelles Dieu conduit notre vie, nous faisons partie d'un groupe ou d'un autre, d'une association ou d'une autre, d'une société ou d'une autre. Nous faisons partie d'un groupe, nous sommes inscrits dans ce groupe. Nous devons cependant prendre conscience que si nous avons à être dans tel ou tel groupe, ce n'est pas parce que ce groupe est supérieur aux autres, qu'il est meilleur que les autres. Méfiez-vous de cet orgueil dénominationnel, tel le luthérien qui pense qu'il n'y a que son mouvement qui est dans la vérité du christianisme, ou le réformé qui pense que seul il détient la vérité, ou le baptiste. Méfiez-vous de cet orgueil qui, dans le monde, fait la fierté du polytechnicien, qui pense qu'il n'y a qu'une bonne école, l'Ecole polytechnique, ou au normalien pour qui seule l'Ecole normale est une bonne école. Méfions-nous de ce danger plus poignant du fait qu'étant collectif il est moins visible, moins perceptible.

L'orgueil est l'ennemi redoutable, fondamental du chrétien. Si on regarde l'Ecriture sainte, la Parole de Dieu, si on regarde les paroles de Jésus et si on est honnête face à elles, on se rend compte que l'orgueil et tous ses dérivés sont sévèrement condamnés par Jésus, par Dieu.

Ne croyons pas que l'orgueil est simplement l'apanage des gens du dehors. Il est aussi celui des gens du dedans. C'est pourquoi nous pouvons faire la différence entre l'orgueil du païen, du juif et du chrétien. Nous devons veiller contre cet orgueil du dedans. Nous devons lutter contre lui, mais comment ? Nous avons vu, en effet, que cet orgueil étant insidieux, on ne peut l'attaquer comme d'autres péchés.

Il est à remarquer que l'on confesse souvent tel ou tel péché, mais que l'on confesse rarement l'orgueil. Je pense, pour

illustrer ce que je viens de dire, à l'orgueil des pharisiens face à la femme adultère. Il n'est pas de doute que l'adultère, le vol, le crime... sont des péchés, mais ils se savent : celui qui a commis l'adultère, le vol ou le crime, le sait. Il peut chercher à se justifier, à trouver une excuse, mais il ne pourra pas nier le fait. Au contraire, l'orgueil – qui est aussi un péché – se faufile, se dérobe, et ainsi donc il est très difficile de prendre conscience du caractère fondamental de ce péché.

C'est sans doute pour cela que Jésus a dit que « les adultères, les péagers et les publicains devanceront les pharisiens dans le royaume de Dieu ». Il est en effet plus difficile au pharisien de voir son péché d'orgueil qu'à une femme adultère de voir son péché d'adultère.

Face à ce grave problème, comment lutter contre l'orgueil ? D'autant que l'on ne peut espérer un progrès par rapport à l'orgueil, car voir un progrès serait une autre façon de s'enorgueillir. La lutte va donc être difficile à mener.

Celui qui dérobe peut tendre vers un certain progrès en observant qu'il ne dérobe plus, encore qu'il serait intéressant de voir ce qu'est le vol dans l'Écriture sainte. C'est pourquoi je dirais qu'il est possible de lutter de front contre les péchés tels que vol, crime, adultère, tandis qu'on ne le peut contre l'orgueil.

Alors que peut-on faire ? D'abord il faut prendre conscience que l'on est orgueilleux, enclin à l'orgueil. Il nous faut savoir aussi confesser chaque jour devant Dieu l'orgueil qui habite en nous. Ensuite, comme on ne peut lutter de front contre l'orgueil, nous devons nous efforcer de vivre dans une communion croissante avec Jésus-Christ, et prier afin qu'il grandisse en nous. Etant l'inverse de l'orgueil, c'est, au fond, Jésus qui doit être en nous. En effet, si le péché est entré dans le monde par l'orgueil, le salut lui, entre dans le monde par l'humilité. Et Jésus étant l'unique Sauveur, il est aussi l'être

unique qui peut, en nous habitant pleinement, nous donner de persévérer dans la lutte contre l'orgueil.

Ceci va nous conduire sur un chemin opposé au chemin de la chair, un chemin extrêmement étrange en ce sens que nous allons y rencontrer la contradiction, la souffrance et apparemment la défaite. Cette lutte va nous conduire sur le chemin d'abaissement du chrétien, chemin qui a été celui qu'avait tracé Dieu pour son Fils Jésus-Christ.

Prenez une réunion chrétienne. Si, après la réunion, on a reçu quelque chose, on a tendance à remercier, à féliciter, à encourager tel ou tel que l'on a entendu. Mais comme cela se produit un certain nombre de fois dans l'année, quelquefois à l'occasion d'un rassemblement, dans la même semaine, et parfois dans la même journée, on crée forcément pour son prochain une difficulté très grande.

Mettez-vous à la place de quelqu'un que l'on élève ainsi, que l'on pousse à l'orgueil par tous les remerciements qu'on lui apporte. L'inverse dans un sens n'est pas très juste. Il y a des cas où il faut savoir dire merci, mais je vous montre par là à l'intérieur de l'Eglise combien il est difficile de ne pas être pour son prochain une occasion d'orgueil. Dans les monastères et dans certains milieux catholiques, on avait trouvé un système complètement idiot qui consistait au contraire à abaisser les autres. Ne leur rappeler que ce que l'on avait remarqué en eux, au cours de la journée, de déficient, de mauvais. Ceci créait un complexe de culpabilité, qui peut d'ailleurs se retourner ensuite curieusement en complexe d'orgueil. Mais le fait d'avoir procédé ainsi dans certains monastères nous montre qu'on était attentif à tout ce que l'on pouvait dire pour s'enorgueillir.

Il y a, dans les évangiles, quelque chose de très rare, c'est que le Christ soit félicité. Remarquez, cela arrive. Jésus a rarement rencontré l'encouragement et quand il l'a rencontré,

c'est par exemple par la bouche de Pierre. Il le rejette comme s'il était satanique. (Cf. Mt 16.23 : « Arrière de moi Satan. »)

Il y a donc une manière de lutter qui ne dépend pas de nous, c'est de recevoir cette lutte : contradiction, souffrance, échecs. Et c'est pourquoi toute souffrance pour la cause du Christ et tout échec pour le domaine du Christ sont, au fond, un immense bien pour nous. Précisément car cela peut nous aider à ruiner notre orgueil. On se trouve sûrement dans une situation de communion avec le Christ.

Il y a un homme pour lequel nous devons beaucoup prier ; je pense à Billy Graham⁴. Il est terriblement exposé. Pourquoi ? Son succès représente pour lui un danger et nous devons prier pour qu'il continue son succès dans le ministère, mais qu'il soit préservé dans son ministère de l'orgueil du succès.

Vous voyez que l'orgueil nous affaisse, nous prend. L'orgueil du conducteur d'une Eglise peut tenir un pasteur et l'entraîner sur une pente plus rapide que celle sur laquelle s'élancent les skieurs qui font du saut. C'est pourquoi la communion du Christ et la marche avec lui sont la seule possibilité de s'en sortir. La lutte est un combat au cours duquel nous ne pourrions jamais penser avoir remporté des victoires. Alors remportons des victoires par la grâce de Dieu contre beaucoup de péchés, mais sachons qu'en ce qui concerne l'orgueil, nous ne pourrions connaître la victoire que lorsque Dieu sera tout pour nous et qu'il aura aboli dans son royaume toute racine d'orgueil !

⁴ N.D.E. Billy Graham est décédé en 2018.

9. L'envie et la joie du bien d'autrui

Vous savez peut-être que le mot français « envie » vient du latin *invidia*, dont la racine est le verbe « voir ». L'envie, c'est voir d'un mauvais œil ce que le prochain possède. L'œil n'est pas seulement l'organe de la vue, mais c'est aussi un œil intérieur. A travers notre œil, c'est notre propre moi qui regarde, et c'est ce moi qui regarde d'un mauvais œil, qui est porté à l'envie. Je vais vous citer quelques textes de l'Écriture sainte : 1 Samuel 18.6-9 ; Matthieu 6.22-23 ; Marc 7.21-22.

Nous voyons que l'envie, c'est jeter un regard méchant sur ce qu'a le prochain. Et il est sûr que l'envie a comme source l'orgueil ; elle est une conséquence de l'orgueil dont nous avons parlé.

Jésus est mort à cause de l'envie (Mc 15.10). Il y a ce regard mauvais. Le moraliste français La Rochefoucauld disait : « L'envie est une fureur qui ne peut souffrir le bien des autres. » L'envie est source de tristesse pour l'homme : il n'est jamais heureux et cela a des conséquences jusque sur sa santé.

Nous avons d'ailleurs dans l'Écriture un passage assez curieux qui montre à cet égard que le cœur physiologique, quand il y a l'envie, le muscle que nous appelons le cœur, se rapetisse : « Le méchant se dessèche d'envie. » (Ps 112.9-10) Le cœur est ramené sur soi, l'irrigation sanguine ne se fait plus et l'envieux se dessèche. Et l'envie aura toutes sortes de conséquences. Une conséquence physiologique : on se dessèche d'envie ; le cœur n'irrigue plus le sang dans le corps, et de l'homme s'écoule évidemment la haine et le meurtre. Finalement, pour trouver quelques assouvissements à sa propre tristesse, l'envieux cherche et souhaite le mal du prochain. Il serait trop long de voir le lien entre l'envie et ses conséquences :

la haine et le meurtre. Je voudrais vous indiquer là quelques passages : Genèse 4.3-8 ; 1 Jean 3.12.

Bien des passages de la Bible rapprochent envieux et meurtrier. L'envie a tout de négatif, elle est toujours mauvaise. Vous savez que la jalousie, au contraire, a certains bons côtés, en ce sens qu'elle est souvent faite pour le bien par l'émulation. En ce sens, nous devrions être jaloux de ce qu'un autre se met à servir Dieu, si cette jalousie provoque émulation ; je dirais que la vie des saints dans l'Ecriture devrait nous porter à jalousie.

Il peut y avoir un bon aspect dans la jalousie. Je ne dis pas par là que la jalousie est bonne, mais nous voyons qu'elle n'est pas forcément envieuse ; elle nous pousse parfois à bien faire, tandis que l'envie est toujours mauvaise (Pr 14.30 ; Ga 5.4 ; 1P 2.1). Nous avons à combattre cette envie toujours mauvaise qui nous vient du diable.

Je voudrais voir avec vous le mal que peut faire l'envie dans un cœur chrétien et de quelle manière le chrétien doit lutter contre la tentation de l'envie. Oui, c'est triste à dire, mais il y a une envie jusque dans l'Eglise. Il est arrivé, dans l'histoire du peuple de Dieu, que l'envie provoque des catastrophes. Quand nous lisons le livre des Actes, nous voyons que les juifs de Thessalonique jettent sur Paul et sur Silas un mauvais œil (Ac 17.5). Ils sont envieux, mais il s'agit là encore du peuple de Dieu, des juifs. Mais ce peut être la même chose chez les chrétiens. Paul affirme que certains prêchent le Christ par envie et esprit de dispute (Ph 1.15).

Vous connaissez peut-être par expérience cette tentation de l'envie qui vient dans les Eglises quand on considère certains dons spirituels accordés à ceux-ci, ou la science que peut avoir tel autre, ou tout simplement la manière d'exposer la prédication. On n'en finirait pas d'examiner dans le Nouveau Testament tous les textes qui parlent de l'envie, et même chez les chrétiens. C'est pourquoi, dans une communauté, dès

qu'apparaissent certains dons, il en est qui, au lieu de se réjouir de ces dons accordés à d'autres, éprouvent une profonde tristesse. Cela a pu aboutir à des persécutions de chrétiens, les uns par les autres. En tout cas, ce que nous montrent les évangiles, c'est que c'est par des chefs des juifs qui ressentaient la beauté spirituelle de Jésus (par envie) que celui-ci a été poussé vers la mort. Ils voyaient que des fidèles étaient attirés vers lui et alors, avec les pharisiens, ils ont conçu de la tristesse, de l'amertume, une envie tellement effrayante qu'elle les a poussés à faire condamner le Christ à mort. Bien entendu, chacun doit s'efforcer, autant que possible, de ne pas provoquer l'envie. Mais l'exemple de Jésus et des apôtres nous montre qu'on peut l'éviter entièrement.

L'envie est la chose négative. Je voudrais développer les choses positives, c'est-à-dire le contraire de l'envie. Il n'y a pas de mot français qui puisse, à lui seul, rendre compte de cet opposé, et c'est pourquoi je suis obligé d'employer une périphrase et dire « la joie du bien d'autrui ». A l'opposé de l'envie, il y a « la joie du bien d'autrui ». Nous allons prendre un exemple de cette joie du bien d'autrui dans Exode 18.1-11. Voilà un exemple : Jéthro n'est pas d'Israël mais de Madian et voici que, apprenant tout ce que Dieu a fait pour Moïse et pour Israël, il s'en réjouit. Voilà ce qu'est la joie du bien d'autrui. L'envie regarde d'un mauvais œil le prochain, tandis que la joie du bien d'autrui regarde d'un bon œil le prochain.

On peut regarder le prochain d'un mauvais œil, avec envie, ou le regarder avec amour, d'un bon œil. C'est pourquoi nous devons, autant que la grâce de Dieu nous en donnera la force et que nous pourrons l'emporter sur la tentation et sur l'envie au cours du combat de notre sanctification, nous réjouir du bien d'autrui.

Dans quelle perspective devons-nous nous réjouir du bien d'autrui ? Dans la perspective du Christ, de l'amour du Christ, du salut qui vient du Christ. Il y a la joie de la conversion d'un

pécheur, la joie du salut des âmes. Il y a, à l'inverse, l'envie du frère aîné dans la parabole du fils prodigue (Lc 15). Tandis que le père est heureux et que toute la maison se réjouit parce que le fils perdu est retrouvé, le fils aîné lui jette un regard mauvais, car il est pénétré par l'envie.

Oui, nous devons nous réjouir quand quelque chose avance, quand l'Evangile progresse, quand les pécheurs se repentent et croient et que le Seigneur ajoute à l'Eglise ceux qui sont sauvés. Cette joie ne doit pas être seulement une joie pour le salut, elle doit l'être aussi, si j'ose dire, pour les choses ordinaires et très simples de la vie.

On peut se réjouir que Dieu donne de bonnes choses à toutes ses créatures. Ce n'est pas seulement de la conversion et du salut qu'un chrétien doit se réjouir quand il pense à autrui. Il doit se réjouir avec ceux qui se réjouissent. C'est l'exhortation de Romains 12.15 : se réjouir parce que Dieu fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons. Quand nous voyons que quelqu'un est heureux dans sa santé, dans son travail, nous devons nous en réjouir, nous devons voir en cela quelque chose qui vient de Dieu.

Nous ne pouvons pas nous réjouir du péché. Au contraire, nous devons en être tristes. Nous devons, en revanche, nous réjouir de la santé de quelqu'un, du bonheur, de l'amitié qu'éprouve tel ou tel. Nous ne devons pas être des esprits mesquins, étroits, qui jettent un mauvais regard sur le prochain, comme le cœur physiologique se rapetisse et n'envoie plus le sang dans le corps. Nous devons, au contraire, avoir un cœur dilaté. Si nous avons ce regard d'amour, tout notre cœur inonde et nous sommes dans la joie. Nous devons nous réjouir de tout bien accordé à autrui, qu'il s'agisse d'un bien physique et matériel ou d'un bien moral ou spirituel, et le regarder avec amour.

Bien entendu, il y a une hiérarchie dans ces biens. Les biens spirituels sont plus beaux que les biens moraux et il est sûr

que le bien moral est plus beau que le bien simplement physique ou matériel. Mais je dis que nous devons nous réjouir de tout bien accordé à autrui, au lieu d'en éprouver de l'envie et d'avoir un regard mauvais. Bien entendu, le plus grand sujet de joie est la beauté de la joie spirituelle que l'on voit chez le prochain. Ici, nous citerons ces passages du Nouveau Testament : « Je n'ai pas de plus grande joie que d'apprendre que mes enfants marchent dans la vérité. » (3Jn 1.4) « L'Eglise de Jérusalem se réjouit et bénit Dieu en apprenant la conversion des païens. » (Ac 15.3)

Il y a donc cette joie qui doit remplir nos cœurs et qui est à l'opposé de l'envie. C'est très curieux de voir combien nous avons l'envie, la tristesse qui ronge et, de l'autre côté, la joie qui dilate le cœur. Vous avez des gens qui ont toujours cette sensation de s'attrister du bonheur d'autrui. C'est triste quand on est toujours à considérer à quel point le péché a gâté la nature humaine, la joie que prennent quelquefois les hommes à annoncer un malheur arrivé au prochain. Tout juste si on ne s'empresse pas d'annoncer cette mauvaise nouvelle... Il y a une espèce de joie mauvaise mise à épier ce qui ne va pas chez autrui avec tout ce que cela implique ensuite de racontars.

Nous devons, nous qui sommes dans l'Eglise, appelés par Dieu qui nous a amenés à son Evangile, prendre garde à cet esprit d'envie, à ce mauvais œil qui risque de nous faire voir les choses avec cette perversité qui déforme le regard. Et la joie de l'Eglise, c'est la joie de la fiancée, c'est la joie du Christ et celle du fiancé.

Commentons brièvement deux passages de la Bible qui peuvent nous aider à voir ce qu'est la joie du bien d'autrui par opposition à l'envie.

« C'est auprès de toi qu'est la source de la vie, et c'est par ta lumière que nous voyons la lumière. » (Ps 36.10) Ce verset est riche de sens, mais je ne le prends pas maintenant dans toute sa plénitude, mais par rapport à l'envie et à la joie du

bien d'autrui. Nous insisterons sur la deuxième partie du verset : « par ta lumière, nous voyons la lumière ». Je crois que, par rapport à notre question d'aujourd'hui, ce texte est central et fondamental. En effet, nous n'avons qu'une position face à autrui, qu'une possibilité de regarder autrui avec un œil plein d'amour, c'est de le voir à la lumière de Dieu et de son amour. « Par ta lumière, nous voyons la lumière. » Au fond, il faudrait que la lumière qui jaillit de notre œil et qui considère le prochain soit illuminée de la lumière du Christ. On pourrait dire qu'il y a deux lumières que nous projetons sur autrui : la lumière qui a le regard mauvais, qui a sa source dans le mauvais, dans l'adversaire, et la lumière d'amour et de vérité qui nous vient de Dieu. Je dirais que c'est tout ce qui fait l'opposition entre ces deux lumières, celle du mauvais regard et celle du bon regard, de l'amour de Dieu. Il s'agit donc de savoir si nous allons éclairer le prochain d'une mauvaise lumière ou si nous allons l'éclairer dans la lumière de Dieu. Et pourtant, notre seule possibilité de regarder le prochain avec amour est de greffer notre regard d'homme sur le regard de Dieu, et de brancher notre lumière sur celle de Dieu. C'est donc dans la communion avec le Seigneur Jésus que nous pourrions regarder les autres d'un bon œil, et non pas d'un mauvais œil, en *nous réjouissant du bien d'autrui* et non pas en étant envieux à son égard.

« Heureux les cœurs purs, car ils verront Dieu. » (Mt 5.8) Au fond, le regard dont il s'agit ici, c'est le regard du cœur. Si notre cœur est mauvais, notre regard est mauvais, ce sera alors le mauvais œil. Tandis que si notre cœur est pur, et s'il est tout entier orienté par Dieu et par sa lumière, alors il sera pur et verra Dieu à l'œuvre jusque dans le prochain. Au fond, aimer le prochain, c'est l'aimer en découvrant en lui ce qui vient de Dieu. De toute façon, il y a toujours dans le prochain quelque chose qui vient de Dieu, ne serait-ce d'ailleurs que la vie.

C'est ainsi, selon l'apôtre Paul, qui cite un poète païen, qu'en Dieu, nous avons la vie, le mouvement et l'être. Nous pouvons donc voir Dieu à l'œuvre dans le prochain, tout simplement parce que ce prochain nous est donné comme existant devant nous, à côté de nous, auprès de nous.

Puis il y a ce que Dieu donne à ce prochain et qui peut être justement des choses très naturelles, comme une certaine beauté, une certaine santé, quelque chose de sympathique, d'attirant dans le bon sens du mot et dont nous avons à nous réjouir. Tout cela vient de Dieu, qui le donne à qui il veut. On peut alors aller plus loin et voir Dieu qui aime le prochain, le libère, l'appelle au salut, et nous ne devons jamais considérer quelqu'un comme s'il pouvait être maudit ou réprouvé, car le secret de la réprobation et de la bénédiction nous échappe. Il ne nous appartient pas de diviser les hommes en élus et en réprouvés. Au contraire, nous devons voir dans chaque prochain quelqu'un que Dieu appelle au salut par son amour et qui est déjà visité par l'amour de Dieu, même si cet amour de Dieu, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, n'est pas immédiatement manifesté. Voir Dieu et son amour dans le prochain, voir son œuvre dans le prochain, voir toutes les qualités sur les bons et les méchants, voir tous les dons de Dieu, voilà ce qui appartient aux cœurs purs animés par une vraie foi en Dieu.

C'est autre chose de voir le péché, l'erreur, et de voir le prochain lui-même, qui, malgré son péché, ses erreurs, est un être créé par Dieu qui l'appelle au salut et le convie à entrer dans le grand banquet de sa joie.

Il y a là une espèce d'exercice auquel nous devons nous entraîner pour lutter contre l'envie et contre le mauvais regard que nous pouvons jeter sur autrui. Nous devons même aller plus loin. Comme nous venons de le voir dans Matthieu, Jésus nous exhorte à aller jusqu'à aimer nos ennemis. Ceci nous montre que Dieu aussi aime ses ennemis. Victor Pourcel a

écrit des livres très intéressants sur le symbolisme. Dans *Plaidoyer pour le corps*, il écrit : « Il faut interdire à nos yeux d'être des mains. » Je pense que cette expression a quelque chose de très juste. Au fond, le mauvais œil, le mauvais regard deviennent comme des mains avides d'arracher au prochain ce qu'il tient de Dieu.

L'envie, c'est dépouiller ce que l'homme, notre prochain, a reçu de Dieu. L'envie, c'est prendre ce que Dieu a donné à autrui et oublier de voir ce qu'il nous a donné personnellement. Dans l'Eglise de Jésus-Christ, il faut savoir que l'envie est une tentation. Jamais il ne nous est permis d'être idéalistes en ce qui concerne l'Eglise, en ce qui nous concerne personnellement. Alors que nous regardons le prochain d'un mauvais œil, nous nous regardons d'un bon œil. Ainsi la fameuse parole de Jésus au sujet de la paille que l'on voit dans l'œil du voisin et de la poutre qu'on oublie de voir dans le sien.

En fait, c'est nous que nous devrions regarder d'un œil critique et, au contraire, nous devrions considérer le prochain avec amour. Quand je dis qu'il faut nous regarder d'un mauvais œil, en un sens c'est vrai, mais par un autre côté c'est faux, parce que nous n'avons pas non plus à nous regarder autrement que dans la lumière de Dieu. Il y a, en effet, un regard sévère que nous pouvons jeter sur nous, mais faut-il encore qu'il ne soit pas masochiste ni déformateur, au point de nous mépriser ou de négliger les talents, les dons que Dieu nous a accordés.

Mais dès que nous regardons les talents que Dieu nous a donnés, nous sommes tentés de les rapporter plutôt à nous qu'à Dieu, et c'est pour cela que nous nous trouvons dans une situation bloquée. On parle quelquefois d'un monde, d'une civilisation bloquée, mais au fond c'est bien ce qui se passe pour nous à un moment ou à un autre, quand nous faisons un sincère examen de nous-mêmes : nous nous trouvons bloqués. Si nous ne l'étions pas, c'est que nous échapperions déjà

à notre condition pécheresse ; or nous n'échapperons qu'après la mort à cette condition. Il est donc normal que nous aboutissions à une situation bloquée et, comme le dit le Psaume, nous regardons les montagnes d'où nous viendra le secours de Dieu.

Si nous n'étions pas bloqués en nous-mêmes, nous regarderions moins à Dieu. Mais justement parce que nous sommes bloqués sur nous-mêmes, nous attendons que Dieu nous prenne bien en main pour que nous ne puissions pas avoir le regard d'envie, mais que nous ayons au contraire ce bon regard et que nous nous réjouissions de ce que les autres aussi ont, sans arrière-pensée.

10. La souveraineté de Dieu sur le royaume de Dieu

Si le royaume de Dieu a bien l'ampleur que nous avons précédemment étudiée, la tâche qui nous attend, en tant que citoyens-serviteurs et fils du royaume de Dieu, est immense. Je pense évidemment à cette parole de notre Seigneur : « La moisson est grande et il y a peu d'ouvriers. » Un tel champ s'ouvre sous nos yeux que parfois nous pourrions être saisis par le découragement, si nous ne savions pas que Dieu, dans sa providence et sa fidélité, assure la marche du monde, de l'Eglise et de nos propres histoires à chacun.

Je voudrais d'abord faire un parallèle historique qui nous permettra peut-être de saisir combien l'Eglise et les chrétiens fidèles malgré tout, bien qu'ils soient le plus souvent infidèles malgré tous les soucis d'attention et d'obéissance, ont négligé certaines perspectives.

En ce qui concerne la mission, c'est-à-dire l'annonciation de l'Evangile, il y a encore au XVI^e siècle un ralentissement qui est la suite du ralentissement du Moyen Age. Au début de l'ère chrétienne, les évangélistes, et en particulier l'apôtre Paul, avaient fait passer l'Evangile de Jérusalem à Rome, c'est-à-dire à la capitale de l'empire. A partir de Constantin, et lorsque le christianisme est devenu la religion plus ou moins officielle de l'empire, à partir du moment aussi où les nations dites barbares se sont christianisées, la mission va connaître un ralentissement. En fait, il semble que l'Eglise médiévale et l'Eglise du XVI^e siècle considèrent que l'œuvre missionnaire de l'Eglise est ralentie et stoppée. Il semble que l'Eglise et les chrétiens ne gardent plus le souci de l'évangélisation du monde. Au

fond, ils avaient eu la vision du monde habité, de l'Empire romain. Ensuite, la vision est bornée à la chrétienté médiévale et alors on n'a plus guère le souci missionnaire.

Il y a un ralentissement du souci missionnaire du XVII^e au XVIII^e siècle. Il y a une reprise missionnaire qui se fait dans le sens de l'empire de l'Occident. C'est le moment où vont être développées les compagnies orientales et occidentales des Indes. Et, au fond, l'évangélisation consiste à faire rayonner l'Evangile autour de ce groupement et de cette colonisation du monde par l'Occident. Là où les Occidentaux implantent des comptoirs souvent commerciaux, là où plus tard ils auront des colonies, l'Evangile sera annoncé. Mais c'est une extension de la chrétienté. En fait, cependant, il faut attendre le XIX^e siècle pour que l'Eglise de Jésus-Christ saisisse vraiment son devoir. On peut constater que le XIX^e siècle a été une reprise de conscience par l'Eglise et par les chrétiens de leur devoir missionnaire. Et cela alors sans ne plus tenir compte des comptoirs commerciaux ou des colonies que les Occidentaux avaient pu établir dans le monde. On est à une époque où l'on saisit que l'Evangile doit être annoncé à toutes les nations, à tous les peuples. C'est quand même symptomatique de voir qu'il a fallu tant de siècles pour que l'Eglise réalise tout ce qui était contenu dans l'ordre de Jésus-Christ ressuscité : « Allez annoncer l'Evangile à toutes les nations et baptisez-les au nom du Père, au nom du Fils et du Saint-Esprit. » C'est assez extraordinaire. Nous n'avons pas du tout à juger nos pères dans la foi. Il a fallu tout ce temps pour qu'ils acquièrent la connaissance de leur devoir missionnaire. Heureusement alors, au cours du XIX^e siècle et durant la première moitié du XX^e siècle, l'œuvre missionnaire de l'Eglise s'est tellement développée que l'Eglise est plantée partout, si bien que la mission qui allait de l'Occident vers les autres terres du globe va maintenant aller de plus en plus selon une formule un peu ramassée « de

partout vers partout ». Au fond, alors qu'avant la mission partait de l'Occident pour aller ailleurs, maintenant la mission part de toutes les Eglises plantées dans tout le monde entier vers tout le monde entier.

C'est là que je vais établir le parallèle dont j'ai parlé. En ce qui concerne le royaume de Dieu, et non plus la mission, quoique mission et royaume de Dieu soient en rapport étroit, les chrétiens ont eu comme une vision. Ils n'ont pas vu que le royaume de Dieu avait une ampleur tout autre que celle qu'ils imaginaient. Je dirais que les chrétiens de la fin du XX^e siècle ne me semblent pas encore avoir bien saisi l'ampleur du royaume de Dieu.

Pour me faire comprendre, au risque de me répéter, je vais comparer la vision de Luther et celle de Calvin. Ce rapprochement vous fera saisir ce que je vais vous dire. Nous devons être immensément reconnaissants à Luther parce que sa vision du royaume de Dieu l'a amené à promouvoir et à vouloir une réforme de l'Eglise et de la théologie. Luther a voulu ramener l'Eglise à Jésus-Christ et à sa Parole et le théologien à son rôle de serviteur de la Parole de Dieu seule. Il y a donc dans le cœur et la pensée de Luther une vision du royaume de Dieu pour laquelle nous devons lui garder une immense reconnaissance. Mais Calvin, la génération suivante (Luther est né en 1483 et Calvin en 1509), a bien vu que la réforme du royaume de Dieu ne devait pas concerner seulement l'Eglise et la théologie, mais l'ensemble de l'existence humaine. Seulement Calvin, qui a eu cette vision qu'il a exposée dans son ouvrage fondamental, *L'Institution de la religion chrétienne*, est mort sans être vraiment suivi. Son plus fidèle disciple, Théodore de Bèze, ira dans le rétrécissement luthérien. Evidemment, je parle *grosso modo*.

On peut dire qu'en fait Calvin n'a pas eu de continuateur. Il a saisi que le royaume de Dieu ne devait pas seulement concerner l'Eglise et la théologie ; il a saisi que le royaume de Dieu

voulait et devait ramener à Christ toutes choses dans tous les domaines de la création. Mais il disparut et avec lui disparut le protestantisme réformé, sombrant dans le sens luthérien.

Nous aurons ce que l'on appelle le piétisme, qui n'est pas une mise en cause de la piété, mais qui réduit l'extension du royaume de Dieu à la conversion des âmes individuelles sans saisir que les principautés et les pouvoirs qui gouvernent les hommes et les cultures doivent être combattus et soumis au Christ. Le piétisme rétrécit la vision du royaume de Dieu. De même que Luther était allé à l'essentiel, à la réforme de l'Eglise et de la théologie, le piétisme va aussi à l'essentiel, car nul ne peut entrer dans le royaume de Dieu s'il ne naît d'en haut. Mais c'est ensuite que le piétisme manque d'ampleur. Dans le domaine de l'éthique précisément, le piétisme ramène la vie chrétienne à la vie des individus et ne voit pas que tout doit être rendu captif du Christ. Tout le mouvement de la sécularisation va s'appuyer sur ce rétrécissement piétiste et on peut dire qu'à certains égards le protestantisme est quelque peu responsable de la sécularisation moderne. Certes, l'Eglise sera réformée, la théologie sera réformée, le cœur de l'homme sera invité à revenir à Jésus-Christ, mais des domaines entiers étant mis de côté, ils seront par conséquent livrés à la sécularisation.

C'est pourquoi, il y a une grande puissance dans l'œuvre de deux penseurs que je vous ai déjà nommés. Ce sont les deux hommes qui ont voulu reprendre les mouvements de Calvin : au XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, Abraham Kuyper, et au XX^e siècle, plus particulièrement dans les années 1950, un autre Néerlandais, Herman Dooyeweerd.

Quelle est l'importance, pour l'Eglise de Jésus-Christ, de l'œuvre de Kuyper et de celle de Dooyeweerd ? C'est qu'ils entendent reprendre le mouvement qu'avait saisi Calvin, à savoir qu'il nous faut être fidèles à Jésus-Christ dans tous les domaines de l'existence, dans tous les aspects du créé, et que tout doit être ramené au Christ. Mais, en fait, ces deux

hommes sont des voix dans le désert. En général, on ne les écoute pas. Il faut que nous, les « évangéliques », nous reprenions l'enseignement de Kuyper et de Dooyeweerd dans la mesure où il est proprement biblique.

Il y a une parabole bien connue, celle du levain (Matthieu 13.33). Elle nous montre bien ce qu'est le royaume de Dieu : ce n'est pas du levain pour faire lever un petit coin de la pâte, mais c'est du levain pour faire lever toute la pâte. Nous ne pouvons isoler du royaume de Dieu, et j'allais dire exclure du royaume de Dieu, le moindre aspect de l'existence humaine. Toute la pâte doit lever. Maintenant, c'est un autre problème de savoir si cette entreprise aura ou non du succès. Des gens disent que c'est du domaine de l'utopie de croire que le royaume de Dieu pourra s'étendre à tous les domaines de l'existence, mais je dirais que c'est la volonté de Dieu. Quand nous prions : « Que ta volonté soit faite, que ton règne vienne », nous le demandons à Dieu. Rien n'est exclu. Attention, je ne dis pas qu'aucun ne soit exclu, car la Bible ne nous enseigne pas que tous les hommes entreront dans le royaume de Dieu. L'universalisme ne se trouve pas dans l'Écriture. Certains n'entreront pas dans le royaume de Dieu. Mais le royaume de Dieu concerne bien tous les domaines de notre existence.

Tu lui as donné la domination sur les œuvres de tes mains, tu as tout mis sous ses pieds. (Ps 8.7)

On peut faire ici une comparaison entre le premier et le second Adam, mais je dirais que dans notre communion avec Jésus-Christ, nous devons, nous tous, considérer l'ensemble du créé. Et Jésus-Christ est de droit de création, et de droit de rédemption. Jésus-Christ veut régner sur tout. Voilà un texte qui a un impact beaucoup plus considérable, beaucoup plus grand que celui que nous lui donnons quelquefois.

Les soixante-dix revinrent avec joie et dirent : Seigneur, les démons même nous sont soumis en ton nom. Il leur dit : Je voyais Satan tomber du ciel comme un éclair. Voici : je vous ai donné le pouvoir de marcher sur les serpents et les scorpions et sur toute la puissance de l'ennemi, et rien ne pourra vous nuire. Cependant, ne vous réjouissez pas de ce que les esprits vous sont soumis, mais réjouissez-vous de ce que vos noms sont inscrits dans les cieux. (Lc 10.17-20)

Voilà donc des hommes dont les « noms sont inscrits dans les cieux », des hommes nés de nouveau, et voici que ces hommes ont reçu de Jésus-Christ « le pouvoir d'écraser les serpents et les scorpions ». Vous comprenez très bien que les serpents et les scorpions sont symboliques et, qu'en fait, ils ont reçu le pouvoir d'écraser les puissances, toutes les puissances qui s'élèveraient dans quelque domaine que ce soit contre Jésus-Christ. Dans le domaine familial, dans le domaine du travail, dans le domaine civique, dans le domaine des arts, des diverses sciences, partout des disciples du Christ doivent être appelés. Voilà une ampleur de la vision que nous devons avoir. Nous ne devons pas rétrécir notre vision. Nous devons, au contraire, voir qu'elle s'étend à tout.

Un autre texte me paraît encore plus significatif :

C'est en lui que tout a été créé dans le ciel et sur la terre, le visible et l'invisible, trônes, souverainetés, dominations, autorités. Tout a été créé par lui et pour lui. (Col 1.16)

Vous voyez, ce texte est très clair : à plusieurs reprises, le mot « tout » est employé. Une totalité nous est indiquée là. Le Christ est roi de droit sur tout, et là où quelque chose est revendiqué par une puissance, quelle qu'elle soit, ou par le diable lui-même qui se prétend le prince du monde, l'Eglise doit affirmer : « C'est à Christ. » Tout lui appartient, il est le Seigneur sur tous les domaines.

Au cours des trois derniers siècles, l'humanisme – la religion de l'homme – s'est installé dans tous les secteurs abandonnés par la religion de Dieu. Prenons par exemple les universités. J'ai parlé tout à l'heure de Théodore de Bèze et c'est très curieux de voir que cet homme, qui était cependant un croyant très fidèle, un homme très sincère, a voulu établir l'université de Genève sur l'enseignement d'Aristote. C'est assez extraordinaire de penser que là où le Christ devrait être le maître de l'université, eh bien, non ! on pense que le Christ doit régner sur l'Eglise, mais non sur l'université, qui n'a rien à voir avec le Christ. On laisse l'université à l'humanisme, on laisse aussi à l'humanisme le domaine politique, et ça, c'est tout le grand courant révolutionnaire, en commençant par le texte fondamental de la révolution de 1789, qui est le texte concernant les droits de l'homme. C'est assez curieux de penser que des chrétiens peuvent avoir comme charte dans leurs pensées politiques non plus du tout la révélation du Christ, la Parole de Dieu, les droits de Dieu, mais plutôt les droits de l'homme.

Cela ne veut pas dire que l'homme n'ait pas de droits, qu'il ne faille pas affirmer les droits de l'homme, mais je dirais que des droits de l'homme affirmés en dehors des droits de Dieu donnent une politique humaniste qui s'élève contre une politique véritablement chrétienne. C'est une marque de recul. C'est véritablement un rétrécissement de la vision du royaume de Dieu. On pourrait passer tout aussi bien au domaine du travail avec l'exploitation de l'homme (qu'elle se fasse au bénéfice d'un capitalisme souvent anonyme et vagabond ou au nom de l'Etat, dans les pays dits socialistes), mais finalement, tout le domaine professionnel se trouve confisqué par une pensée humaniste.

Là aussi, même à l'époque où l'on voyait travailler des enfants pendant quatorze ou quinze heures par jour dans les mines, les chrétiens ne proposaient pas une pensée politique

soumise à la Parole de Dieu. Et c'est très grave, car le témoignage des chrétiens a manqué dans l'université, dans le domaine de la pensée politique, dans le domaine de la vie professionnelle, comme dans les arts ou dans les sciences.

On s'étonne alors que l'on aboutisse, comme aujourd'hui, au chaos et au désespoir. On parle des crimes, de la corruption, de la pollution, de la drogue, de l'aliénation, de la vie urbaine, des tensions entre les races et les classes, de l'absence de normes et d'autorité. On parle du retour de Dionysos, de guerres, de bruits de guerre, et on voit apparaître à l'horizon le monde antichristique. Mais qu'ont fait les chrétiens, l'Eglise, pour apporter un témoignage dans ces domaines ?

Je vais prendre un autre exemple. Il paraîtrait (c'est très difficile de le vérifier) que dans un pays comme les Etats-Unis, qui compte environ 200 millions d'habitants⁵, 45 millions d'entre eux se disent appartenir à Jésus-Christ et membres d'une communauté évangélique. Que font ces 45 millions d'Américains pour proposer et pour essayer de promouvoir dans les secteurs où ils sont suffisamment nombreux une obéissance à Jésus-Christ, dans les divers domaines de l'existence ? Non, ces 45 millions d'Américains évangéliques pensent qu'à partir du moment où ils croient en Jésus-Christ et qu'ils ont été convertis, cela suffit. Et pour le reste de l'existence, on se laisse aller aux idoles humanistes ou aux idoles païennes d'alentour. Or, je crois que dans un pays comme les Etats-Unis, avec des millions d'évangéliques, pourrait et devrait s'affirmer une pensée chrétienne rattachée au royaume de Dieu. On est encore marqué par ce piétisme, c'est-à-dire que l'on a restreint l'idée du royaume de Dieu à un seul secteur de l'existence, sans voir les implications et les conséquences que le royaume de Dieu devait avoir dans les autres secteurs.

⁵ N.D.E. Les Etats-Unis comptent 331 millions d'habitants aujourd'hui.

En ce moment, on est dans une période où le chrétien doit rechercher ces choses. Certains articles parus dans *Christianity Today* montrent que c'est un des manques des évangéliques que de n'avoir pas eu cette largeur de vision.

Nous devons embrasser, dans notre vision du royaume de Dieu, la totalité du créé (*cf.* l'ordre du Christ dans Matthieu 28.20). Bien souvent, on restreint l'œuvre missionnaire de l'Eglise en ne la voyant engagée que pour la conversion, mais il y a davantage. La mission de l'Eglise ne consiste pas seulement à appeler à la conversion, mais à appeler les hommes à vivre dans ce royaume universel de Dieu. Il pourra très bien ne pas se réaliser du tout, car l'opposition sera encore très forte, mais ce n'est pas à nous de voir si nous aurons du succès ou non. Nous avons à être fidèles (Ep 3.7).

Paul se sait apôtre par la grâce de Dieu pour mettre en lumière un mystère du Dieu qui a créé des choses, toutes choses, afin que toutes puissances lui soient soumises. Quand vous êtes devant des textes comme ceux-là, ne les restreignez pas, ne les rétrécissez pas, ne les ramenez pas à un élément, même si c'est un élément indispensable et central !

Dans 1 Rois 18, la Parole de Dieu nous met devant ce choix : « Si Baal est Dieu, suivons-le ! » Nous avons à choisir et, je le répète partout, dans tous les domaines.

L'Eglise et les chrétiens détiennent, qu'ils le sachent ou non, la clé de la vraie science (Lc 11.52). Encore faut-il s'en servir pour entrer et ne pas empêcher ceux qui veulent entrer aussi, c'est là que nous avons une tâche magnifique devant nous. Francis Schaeffer, qui a beaucoup reçu de l'enseignement de Dooyeweerd, s'est attaché à promouvoir cette éthique-là. Ainsi, beaucoup de gens s'aperçoivent qu'il y a en Jésus-Christ une possibilité de réformation du monde bien plus forte que dans toutes leurs utopies. Je crois que la révolte de certains jeunes exprime une recherche désespérée d'un

sens qui serait donné à tous les domaines de l'existence et qui viendrait remettre les choses en place.

Aux Etats-Unis et au Canada, il s'est créé une association pour l'avancement des sciences selon la Parole de Dieu, et qui compte en réalité des hommes de grande valeur. Il y a aussi une association syndicale chrétienne qui s'efforce d'apporter dans le domaine du travail le point de vue du royaume du Christ. Nous devons avoir une grande pitié pour le monde. Ce n'est pas à nous de le condamner, mais nous sommes devant ce monde, comme Jésus l'a dit, « qui n'a point de berger ». Nous qui connaissons le bon et vrai Berger, nous devons témoigner en toutes choses. De même, vous savez que Jésus, en voyant la foule, a dit : « Donnez-leur quelque chose à manger. » Les hommes ont besoin de cette nourriture qui sort de la bouche de Dieu.

Table des matières

Avant-propos	1
Introduction	5
1. L'homme en tant que créature	16
2. La crainte de Dieu	22
3. Défi du temps présent par rapport à l'Eglise et aux chrétiens	30
4. L'antithèse chair-esprit	38
5. Critique de la cité séculière	48
6. Le royaume de Dieu	59
7. L'éthique personnelle par rapport à soi-même	70
8. Le combat du chrétien contre l'orgueil	78
9. L'envie et la joie du bien d'autrui	88
10. La souveraineté de Dieu sur le royaume de Dieu	97

1° - ABONNEMENTS FRANCE

Prix normal : 32 Euros ; soutien : 42 Euros
Pasteurs et étudiants : 17 Euros
Etudiants en théologie : 14 Euros. Deux ans : 22 Euros
CCP MARSEILLE 0282074S029/77
Éditions Kerygma/Revue réformée
IBAN : FR21 2004 1010 0802 8207 45 029 77
BIC : PSSTFRPPMAR
CPPAP : 0924 G 81942
Périodicité : 4 fois par an
Les abonnements partent du 1^{er} janvier

Prix du fascicule

9 Euros pour l'année et l'année précédente
5 Euros pour les années précédentes
+ frais d'envoi

2° - ABONNEMENTS DE L'ÉTRANGER

PAYS DE LA COMMUNAUTÉ EUROPÉENNE

Tarifs français + 10 Euros

SUISSE

La Revue réformée, Amis Suisses de la Faculté
Jean Calvin d'Aix-en-Provence, 1000 Lausanne
C.C.P. : 10-4488-4
Abonnement : 49 CHF ; solidarité : 65 CHF
Pasteurs, étudiants et AVS : 30 CHF

AUTRES PAYS

- Règlement en Euros, sur une banque en France :
tarifs français + 10 Euros
- Autre mode de règlement : tarifs français + 20 Euros

3° - INTERNET

La Revue réformée peut être consultée sur Internet
www.unpoissondansle.net/rr
Nouveau site : <http://larevuereformee.net>

N° 305 – 2023/1 – JANVIER 2023 – 4 FOIS / AN
ISSN 0035-3884 – Dépôt légal : JANVIER 2023
Numéro d'impression : 20230006

Imp. IMEAF, 26160 La Bégude-de-Mazenc. Tél. 04 75 90 20 70.
Le directeur de la publication : Y. IMBERT. Commission paritaire N° 0924 G 81942.



SOLI DEO GLORIA